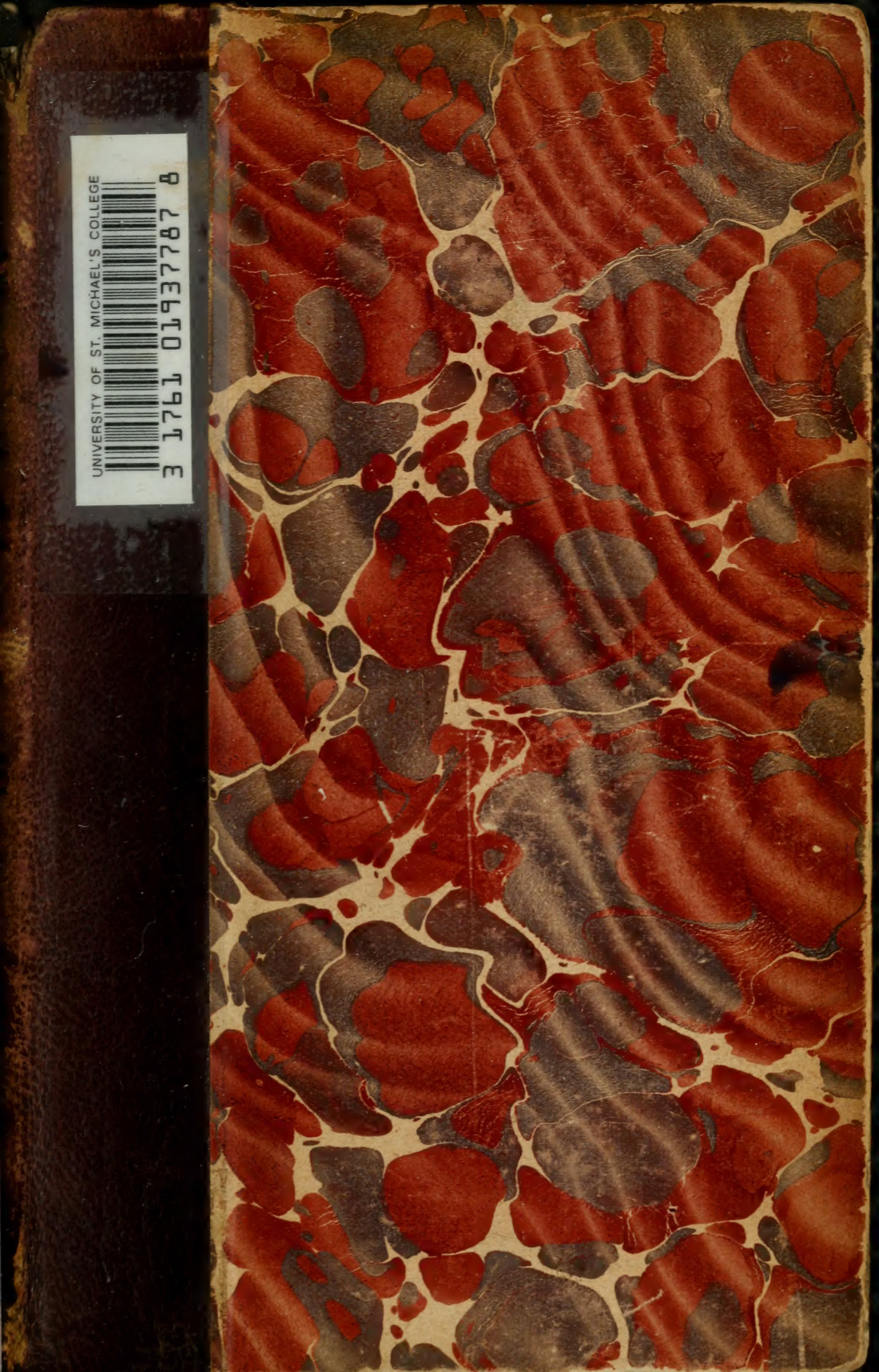
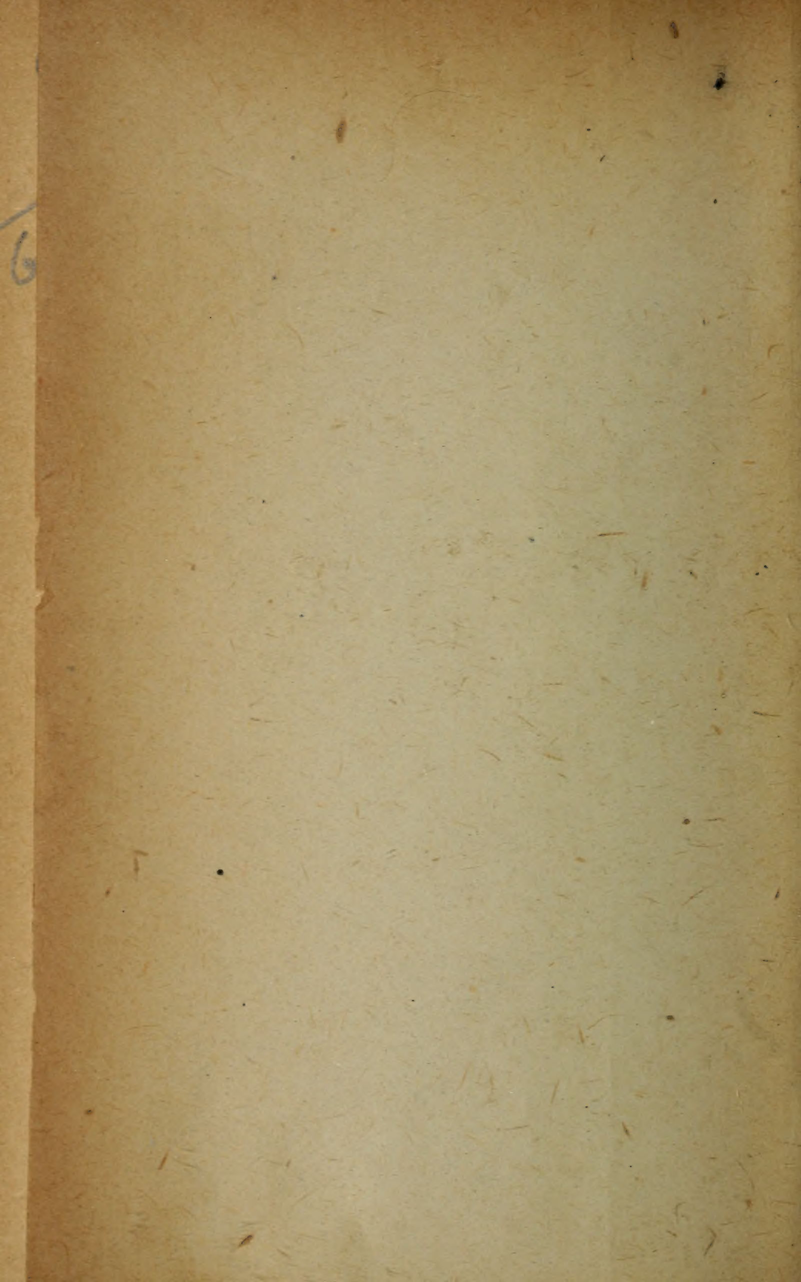

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01937787 8







MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HUIT JOURS CHEZ M. RENAN

TROIS STATIONS DE PSYCHOTHÉRAPIE

TOUTE LICENCE SAUF CONTRE L'AMOUR

TREIZIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1913

HUIT JOURS
CHEZ M. RENAN

TROIS STATIONS DE PSYCHOTHÉRAPIE

TOUTE LICENCE SAUF CONTRE L'AMOUR

ŒUVRES DE MAURICE BARRÈS

Collection à 3 fr. 50 c.

LE CULTE DU MOI

* SOUS L'ŒIL DES BARBARES	1 vol.
** UN HOMME LIBRE	—
*** LE JARDIN DE BÉRÉNICE	—

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE

* LES DÉRACINÉS	1 vol.
** L'APPEL AU SOLDAT	—
*** LEURS FIGURES	—

LES BASTIONS DE L'EST

* AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE	1 vol.
** COLETTE BAUDOCHE, histoire d'une jeune fille de Metz . .	—

L'ENNEMI DES LOIS	1 vol.
DU SANG, DE LA VOLUPTÉ ET DE LA MORT	—
AMORI ET DOLORI SACRUM *(La Mort de Venise)*	—
LES AMITIÉS FRANÇAISES	—
SCÈNES ET DOCTRINES DU NATIONALISME	—
LE VOYAGE DE SPARTE	—
GRECO OU LE SECRET DE TOLÈDE	—
LA COLLINE INSPIRÉE	—

ADIEU A MORÉAS. Une brochure	Prix 1 fr.
UN DISCOURS A METZ (15 août 1911). Une brochure. . . .	Prix 1 fr.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.	Prix 1 fr.
RÉPONSE AU DISCOURS DE M. JEAN RICHEPIN, de l'Académie Française	Prix 1 fr.

MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HUIT JOURS CHEZ M. RENAN

TROIS STATIONS DE PSYCHOTHÉRAPIE

TOUTE LICENCE SAUF CONTRE L'AMOUR

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1913



JUSTIFICATION DU TIRAGE

N° 5,677



HUIT JOURS CHEZ M. RENAN

> Et pour parler convenablement de M. Renan lui-même, si complexe et si fuyant quand on le presse et qu'on veut l'embrasser tout entier, ce serait moins un article de critique qu'il conviendrait de faire sur lui, qu'un petit dialogue.
>
> SAINTE-BEUVE.

On sait que M. Renan possède à Perros-Guirec (Côtes-du-Nord) une petite maison d'été, où il passe chaque année les mois chauds.

I

A TABLE

Pendant le dîner, qui fut simple, M. Renan vint à parler d'un jeune homme de Perros-Guirec :

— C'est un excellent esprit ; il est instituteur à Versailles ; il voudrait quelque avancement dont il est digne ; je l'ai recommandé à mon ami le vice-recteur de l'Université de Paris. J'ai écrit cette lettre avec plaisir. Et je fais valoir que son frère est mort au Tonkin.

Il aurait continué de la sorte ; un des convives que je crois professeur du Collège de France, avec un peu d'impatience, l'arrêta :

— Mon cher maître, vous n'avez rien écrit, quoique je vous aie prié souvent de penser à ce jeune homme...

— Je l'ai oublié ? j'en suis fâché ; c'est un très bon esprit, un excellent sujet : il méritait son avancement.

Il y eut un silence, pendant lequel je me demandais s'il était aimable de sourire ou de n'avoir rien entendu.

M. Renan, qui s'aperçut de mon indécision, me dit :

— Il faut l'avouer, j'ai des distractions. C'est que je suis un passionné, le plus passionné des hommes.

— Nous croyons tous, monsieur, que vous avez vécu comme un sage.

— Je ne suis un sage que depuis que les hasards du succès m'ont fait paraître tel. Toute ma vie je fus consumé de passion. Pour la satisfaire, j'ai repoussé de vieux amis et peiné les êtres qui m'étaient le plus cher. J'ai renoncé à un succès certain et immédiat à l'âge où on y trouve réellement de grands avantages. Jusqu'à cinquante ans, je ne me suis jamais couché avant les deux heures du matin. Enfin j'ai abîmé mon estomac. N'est-ce pas, monsieur, le fait d'un homme passionné? Pour connaître les origines de notre foi, j'appris l'hébreu, le syriaque et le chaldéen : travaux délicieux, et tels qu'aucune amante n'aurait su comme eux remplir ma vie. Je crois que Don Juan eut un cœur moins ardent que ce petit philosophe que j'étais, sous la froide charmille janséniste de Saint-Sulpice.

« Madame Sand, qui m'aimait beaucoup, me pria un jour au Magny ; elle voulait qu'en dînant je séduisisse son ami Gautier. Nous passâmes deux heures d'une fine intimité d'esprit. J'admirais Gautier. Je fus frappé du découragement de ce grand artiste. Quoi ! ses phrases éclatantes, la belle netteté de sa vision, lui laissaient le loisir d'être inquiet ! C'est que de courts poèmes, un conte parfait, ne nourrissaient pas assez régulièrement sa passion. Son enthousiasme avait des répits, des jours de diète ou de viande creuse de journaliste. Il lui fallait s'efforcer ensuite, et repartir sur de nouveaux frais. Pour moi, j'ai donné, chaque matin, à ma passion un dictionnaire et un lexique à dévorer. Le champ des études historiques où je vis est immense, et, s'il venait à nous manquer, j'entrevois

les sciences naturelles, qui sont inépuisables.

« Madame Sand demanda à Gautier comment il m'avait trouvé. Il répondit : « Renan, c'est un calotin. » Il avait bien raison. J'ai toujours rêvé de m'enfermer dans une œuvre idéale. J'ai fait ma vie pauvre, pleine d'émotions intimes, exempte des soucis matériels et des influences extérieures. Tandis que d'autres passaient superbes de vie, livrés aux tourments et aux jouissances, peut-être quelquefois ai-je trop admiré leur sang si chaud et leur jeunesse orgueilleuse. Mais j'ai bien vite reconnu, sous la magnificence de leurs attitudes, *l'ignominie du siècle,* la tristesse de tous les désirs. Je m'en suis tenu aux choses de l'âme, je suis un prêtre... »

Je ne sais quelle maladresse fut commise

dans le service; le maître, au lieu de s'en fâcher, sourit, disant à peu près :

— On ne peut plus rien faire de ces filles depuis que des journalistes sont venus à Perros. A ces messieurs tous moyens étaient bons pour connaître des détails de notre vie. Ils surent paraître séduisants à ces sauvagesses... Ils avaient raison, continua-t-il en me versant un verre de fine champagne; moi-même, pour connaître les secrets de Dieu, j'ai fréquenté ses serviteurs. C'est d'eux que j'ai appris le ton et les anecdotes qui plaisent dans mes ouvrages.

Nous passâmes sur la terrasse. A travers une éclaircie des arbres on apercevait la mer, et cette masse d'émotion confuse qu'est l'océan, le soir, faisait paraître bien petites ces coquetteries d'esprit.

Quelques jeunes gens, Parisiens en villégiature à Perros, vinrent nous rejoindre, qui s'amusèrent à chanter des chansons bretonnes. M. Renan, pour les obliger, entonnait avec eux le refrain de *la Reine Anne*. Puis, il se tint à l'écart approuvant de temps à autre, jusqu'à ce qu'il obtînt le droit de se faire oublier (1).

Cette fois encore, je fus émerveillé par l'écrasante bienveillance de M. Renan. L'ironie métaphysique est une excellente attitude en face d'un univers qui manque décidément d'imprévu. Ce n'est pas la facétie d'un homme pour qui le sort fut favorable, mais la clairvoyance d'un haut esprit,

---

(1) On sait, du reste, que M. Renan ne fait aucun cas des jeunes littérateurs. Il pense justement que c'est prétention et échec d'écrire avant la quarantaine. La France meurt des gens de lettres, me disait-il un jour.

résigné à l'irrémédiable bassesse du plus grand nombre des minutes que vivent les hommes et qu'il vit soi-même. Tandis qu'il roule sur ses épaules sa tête grossièrement ébauchée, et qu'il tourne ses pouces sur son ventre merveilleux d'évêque, tous lui sont indifférents. Il ne s'intéresse qu'aux caractères spécifiques ; pour lui, l'individu n'existe pas.

II

EN PROMENADE

Vers les quatre heures, en longeant l'Océan, nous sommes allés à Perros-Guirec, qui est un petit village de baigneurs, à huit cents mètres de la maison Renan. En avant, avec sa maîtresse et son maître-nageur, marchait mon ami Simon, qui a peu de goût pour la compagnie des gens de lettres, fussent-ils les plus notoires du monde. « Ce sont personnes susceptibles, me dit-il, et leur vanité, excusable dans

leurs œuvres, n'est pas justifiée le plus souvent par leurs agréments mondains. » L'illustre penseur, considérable, et son chapeau à la main, traînait un peu à cause de ses rhumatismes. Nous étions fort salués, et il paraissait jouir de cette bienveillance de l'automne et des gens. Après qu'il eut un peu soufflé, il me parla de cette douceur qu'il goûtait à être aimé dans son pays natal, où jadis on l'eût écharpé.

— A Ischia, me dit-il, je passais des étés délicieux avec Hébert, mais cette terre d'Italie, courtisane qui ne s'est jamais refusée, ne sut s'assurer mon cœur. Il me fallait le foyer de mon père, la vie de Bretagne. Croyez-moi, c'est une idée excessive de leurs devoirs qui poussait mes compatriotes à violenter leurs âmes. Ils m'ont toujours aimé sans qu'ils le sussent. Le

directeur de Saint-Sulpice, l'abbé Le Hir (Arthur-Marie), était de Morlaix. Il fut attristé par la flexion que je dus imprimer à ma vie. D'une haute science d'orientaliste, il eut à reviser à son point de vue mes travaux. Il fut brutal. C'est le ton des prêtres dans leurs polémiques. Mais il s'en excusait presque. Il écrivait : « M. Renan » a-t-il encore le droit d'exiger de nous » que notre indignation se contienne? En » repoussant ses attaques, nous ne faisons » que nous défendre ; nous soutenons une » lutte généreuse pour ce que l'homme a » de plus cher et de plus inviolable, *pro* » *aris et focis* (1). »

---

(1) Dans cette citation et les suivantes, on a rétabli le texte exact. *Epigraphie phénicienne,* juin et juillet 1864, dans les *Etudes religieuses, historiques et littéraires.*

Il s'agissait de ma mission en Phénicie, et cet excellent homme continuait avec la gaucherie la plus adorable du monde : « M. Renan sait que je ne le hais pas. Plût » au ciel que la Providence, qu'il n'invoque » plus, fît tomber entre ses mains quelques » rouleaux poudreux, enfouis pendant des » siècles, où fussent consignées les annales » de Tyr et de Sidon ! Plût au ciel que, » laissant là la Bible, il s'honorât lui-même, » en honorant sa patrie, par des travaux » d'histoire et d'archéologie sur les pays » qui ont été le théâtre de ses recherches ! » J'applaudirais à ses efforts, je louerais » ses succès, et, s'il était nécessaire, j'ex- » cuserais ses écarts, dont les plus habiles » ne sont pas sûrs de se préserver. Mais » c'est lui qui nous oblige à changer notre » voie. » Et à la fin : « J'achève ma tâche,

» disait-il, avec la douloureuse perspective
» d'éloigner pour longtemps un ami des
» jours anciens que nos bras ouverts ne se
» sont pas lassés d'attendre, mais avec la
» conscience d'accomplir un devoir. »

Tandis que l'épiscopat presque entier, m'injuriait avec colère, Le Hir est avant tout peiné. Il souffre de me haïr. Ce n'est qu'en se forçant qu'il grossit sa voix. Tel fut le cœur de la Bretagne à mon égard : elle m'adora toujours... Il n'en est pas moins vrai, ajouta l'illustre vieillard en levant soudain ses paupières sur un regard magnifique de glace et d'intelligence (1), il n'en est pas moins vrai qu'il y a vingt ans tout ce monde-là se fût sanctifié à me mettre en pièces.

---

(1) Voir la note à la fin du volume, sur le Regard de M. Renan.

— Je pense qu'aujourd'hui notre sécurité est parfaite, lui dis-je en m'essayant à plaisanter.

— J'invite les maires à dîner, volontiers. On voit les sous-préfets et les chefs de gare pleins de prévenance à mon endroit. D'ailleurs ici, à deux pas de Lannion, nous sommes dans un pays civilisé par les baigneurs. Mais il ne conviendrait point que je m'aventurasse dans une réjouissance du Finistère, dans un *pardon*, veux-je dire, parmi quinze cents gaillards d'intelligence courte, touchés d'alcool et qu'un geste du vicaire peut déchaîner. Je retrouve de vieilles relations de familles. Si vous étiez Breton, nous serions cousins ; la politesse le veut. L'autre jour, à la gare de Lannion, un aiguilleur a serré la main de mon fils Ary, et lui a dit que j'étais un brave

homme, que mon père avait été son parrain. Puis il l'a chargé de me souhaiter le bonjour. Au vrai, ma mère n'a laissé ici d'autres parents que Joseph Morand. (M. Renan disait *Joson*, et m'ajoutait que lui-même, sa mère l'appelait *Ernestic*). Morand est avocat à Lannion, où son père, jadis, fut greffier du tribunal. Nous nous sommes beaucoup aimés. En 1830, j'avais huit ans ; ma mère et moi, nous étions chez les Morand, au manoir de Travern, près de Trebeurden, au bord de la mer. Je vois encore notre banc de pierre abrité de la brise, et les vagues qui se pressaient. Je lisais Télémaque. Ma mère aimait beaucoup Télémaque, monsieur. C'est un bien beau roman. Et une vieille femme accourut disant : « *Ar revolution so e Paris !* La révolution est à Paris ! » Nous restâmes

désespérés, à cause de mon frère Alain qui était là-bas, et nous pensions qu'on allait tout tuer.

Je ne sais comment M. Renan me dit cette histoire, mais j'y trouvai, dans un raccourci touchant, ce milieu étroit et sentimental où, petit enfant près de sa mère, il préparait son génie.

Avait-il deviné mon émotion? Il me dit d'un ton affectueux :

— Vous aussi, vous aimez Télémaque. Eh bien! venez demain matin, je vous lirai les pages chimériques que je me plus à écrire en rêvant que Fénelon m'eût approuvé. Vous voulez savoir d'un vieil homme s'il est heureux. Vous doutez qu'il lui suffise d'avoir écrit des pages qui plaisent, et de dîner avec de belles amies à Paris. Le vieil homme vous montrera que

son bonheur est la certitude qu'il n'a pas démérité du petit garçon de Trebeurden, qui lisait Télémaque à sa mère auprès de l'Océan.

Simon, qui a ses habitudes, venait d'entrer dans la petite pâtisserie de Perros. J'allai le rejoindre, car je sais que M. Renan aime marcher seul. Et puis il affectionne un certain nombre de considérations étymologiques, sur l'île *Tomé*, par exemple, dont le nom vient de *Stoma*, grec. ou de *San tome,* espagnol, qui, je l'avoue, m'ennuient.

III

DANS SA BIBLIOTHÈQUE

Comme M. Renan m'y avait engagé, je suis venu chez lui, au matin. On me pria d'attendre dans la bibliothèque; j'ai préféré visiter le jardin, car ces matinées de Bretagne sont admirables et joyeuses. Ce bouquet d'arbres dans cette gorge, la mer belle à l'infini devant moi, ce sol antique et couvert de divinités tristes, et là, dans cette petite maison de briques, l'intelligence la plus claire, la plus ornée que je sache,

tout m'enchantait. Et j'étais orgueilleux de moi-même, parce que je sentais si profondément les choses.

Le maître m'appela depuis la terrasse. Dans la bibliothèque, nous avons un instant regardé ses livres. Je crois bien que le plus fatigué est le traité de Cousin, *Du vrai, du beau, et du bien*.

— C'est, me dit-il, un maître presque complet, un écrivain éloquent et un manieur d'hommes... Mais peut-être ne voyait-il pas de différence très nette entre l'influence de Jésus sur les Apôtres et sa propre dictature à l'École normale (1).

---

(1) C'est ici le passage qui semble avoir le plus ému M. Renan en 1888 ; il affirme que j'ai mal exprimé son opinion sur Cousin. Mais lui-même, je crois qu'il ne m'a pas compris : c'est qu'il ne m'a pas lu. Il a bien raison, mais alors pourquoi risque-t-il de me chagriner ?

« On a vu dans ma bibliothèque, a-t-il dit aux Bretons

M. Renan me dit encore :

— Il est vrai qu'on veut bien m'offrir beaucoup d'intéressants volumes. Un jour décidément, il fallut que je priasse un libraire de me désencombrer. L'homme

---

du *Dîner Celtique*, un livre bien fatigué. On en a conclu que c'était mon livre de prédilection. C'était un Cousin... et alors... C'est là un genre d'induction véritablement un peu hasardé, et qui me fait énoncer des opinions qui sont l'inverse absolu de la vérité... »

En quoi ai-je donc blessé la vérité? Je dis (d'après un rédacteur du *Parti National*) qu'on voit chez Renan un traité *Du Vrai, du Beau et du Bien* très fatigué. Je n'en conclus pas un instant que M. Renan préfère ce livre à tous autres; je ne dis même pas qu'il le goûte un peu. Mon personnage se borne à constater l'influence qu'eut Cousin, ses qualités d'homme d'action, sa dictature à l'École Normale. Ce sont des faits que personne ne saurait nier. L'éloquence littéraire de Cousin, M. Renan l'a jadis célébrée. Du caractère de l'homme, de la conscience du penseur, *mon* Renan ne dit pas un mot; il s'en tient à une réticence ironique C'est qu'en effet M. Renan a toujours négligé de s'expliquer nettement sur Cousin. Cela jadis aurait pu être utile... Ah! que voilà de vieilles histoires.

jura qu'il ne me laisserait pas l'ennui d'enlever les dédicaces, et qu'il y suffirait avec son petit commis. Je me méfie trop peu de la malice humaine... C'est depuis cette époque que j'ai reçu des lettres anonymes, où l'on me tutoyait, monsieur. Comme il était judicieux, l'abbé Carbon, de Saint-Sulpice, de n'aimer guère le talent et de nous assurer qu'il est la source des vanités les plus désordonnées !

Quand nous fûmes montés au premier étage dans son cabinet, dont l'entrée est une très grande faveur, Renan ouvrit un manuscrit intitulé *Souvenirs de vieillesse*.

J'ai noté le soir même ce que j'entendis. Mais je crains qu'on ne trouve ici qu'un miroir bien obscur des visions délicieuses que je dus à M. Renan, en cette belle matinée.

SOUVENIRS DE VIEILLESSE

M. Renan rappela ainsi le banquet de Tréguier, du 3 août 1884 :

. . . .

« Tout ce qui se dit sous la rose, selon le proverbe des anciens, me parut toujours devoir être tenu secret. Nous avons dîné sous un verger en fleurs. Parmi cent cinquante convives, j'étais placé entre l'adjoint et le maire, les plus vieux du pays. Si j'ai eu quelque talent, ç'aura été de comprendre l'âme naïve du peuple. Et pourtant mes deux voisins m'ont-ils trouvé intéressant ?

» Quand Nicolas Quellien eut dit ses vers mythiques, que je connais si bien, je me levai...

» Cette race idéaliste des Bretons cherchait dans le cidre ce don de poésie que le monde m'a accordé. Mes jeunes amis de Paris interrogeaient curieusement le front charmant de nos filles de Bretagne. Je promis à des poètes la bienveillance de Calmann Lévy, puis çà et là quelques bureaux de tabac. Seul, je descendis les rues étroites et tortueuses de Tréguier. Je traversai la place de la Levée, au ras de la cathédrale et du cloître, jusqu'à la petite rue Stanko. Chaque pas me troublait de souvenirs.

» Cette soirée passée dans l'étroite ville de mon enfance, où j'avais si peu prévu mon avenir, me reviendra, je crois, à mon lit de mort. Ému presque mystérieusement à l'idée que sur cette pierre, où, vieillard illustre, je m'accoudais, j'avais jadis tant

joué avec mes petits camarades, je vis du coin de ce cloître se lever sur la route de ma vie des scrupules qui me remuèrent douloureusement.

» Non, mon œuvre n'est pas mauvaise! non, je n'ai rien renié! J'ai appris à faire des plaisanteries que je ne goûte guère, mais je garde tout mon amour pour la flèche légère de cette église. Quand on croyait que je l'ébranlais, je l'ai secourue. Elle peut l'ignorer. Moi qui fus dans ce siècle son meilleur fils, son soldat plus utile que tant de zouaves et que Lacordaire lui-même, elle n'a pu me récompenser. Je ne serai pas enterré dans le cloître. O mes maîtres, mes amis, êtes-vous donc morts sans recevoir aucune lueur de ma fidélité, sans soupçonner que moi, l'un des vôtres dans le camp ennemi, j'étais le vaincu qui

prend insensiblement la direction de ses vainqueurs? N'admettez-vous point que ceux-là, pêle-mêle, qui tinrent à honneur de m'offrir ce soir un banquet, rendent encore hommage à votre idéalisme?

» Par ce chemin du collège à la maison, que deux fois par jour quand jétais petit écolier je parcourais, je suis rentré. L'excellente femme à qui je loue la maison de ma mère et qui me loge à voulu me donner la plus belle chambre. Si je n'avais craint de la contrarier, et si les infirmités ne m'avaient fait plus délicat, j'aurais voulu reposer, comme jadis, dans la cuisine, au coin de la cheminée. Mais pouvait-elle comprendre que le véritable honneur pour un vieillard, est de reprendre la place qu'enfant il occupa? Bien peu en sont dignes. Le petit Renan était tout ce que je suis main-

tenant. Même j'ai laissé en chemin quelques-unes de ses nobles aspirations. Dieu est fort raisonnable de faire des anges avec ceux qui meurent jeunes ; ils y conviennent bien mieux que les vieux saints, toujours un peu chagrins et amers. Je doute parfois très sérieusement de l'esprit humain, qu'à douze ans je ne songeais même pas à critiquer. Je possédais alors les dons et même les rhumatismes qu'on me voit aujourd'hui. Je n'ai rien acquis, si ce n'est l'usage des dictionnaires. Même, ai-je eu l'art de faire mon chemin ? Un siège au Sénat, quelque influence sur les destinées de mon pays, n'auraient-ils pas flatté ma vieillesse ? »

. . . .

M. Renan vit que j'étais frappé de cette demi-ambition qu'il avouait, et fermant son manuscrit, il me développa sa pensée :

— Un excellent chroniqueur a reproché à mon ami Berthelot d'aimer les places. Je comprends bien qu'il ne s'agissait, pour M. Scholl, que de placer une plaisanterie dont il était satisfait. Il a parlé de M. Berthelot pour laisser souffler M. Stapleaux, sur lequel, me dit-on, il s'exerce d'habitude. Je crois qu'il m'est arrivé à moi-même de prêter à saint Paul, lors de son agonie, des considérations dont il était positivement incapable. Mais j'accepte pour moi et pour Berthelot cette allégation. Soit, nous aimons le succès dûment enregistré et sanctionné. C'est que nous sommes des savants, l'un et l'autre, et doués du sens historique. J'ai écrit les Origines du Christianisme ; mon éminent ami étudie les origines de la Chimie : nous sommes accoutumés à considérer cha-

que forme du génie humain dans son développement, depuis la racine, depuis la germination sourde, jusqu'à la fleur. J'ai constaté que Jésus n'était fils de Dieu que pour avoir réussi ; s'il n'eût pas su manier les hommes, il ne conquérait pas ses apôtres, il n'émouvait pas le peuple : il demeurait un rêveur sans histoire. Berthelot m'affirme qu'il y eut parmi les alchimistes des intelligences de premier ordre, des génies en puissance, à qui il n'a manqué, pour être les véritables serviteurs de l'intelligence humaine, que d'être reconnus par elle, en un mot, d'avoir le succès. Je tiens pour vaines subtilités de bibliothécaire les discussions sur le génie de celui-ci ou de celui-là, mort il y a cinq siècles. L'amoureux du progrès ne peut classer parmi les héros que ceux qui aidèrent à quelque groupe humain.

Le plan merveilleux qui nous eût assuré la victoire en 1870 et qui est resté dans le portefeuille d'un petit lieutenant est une belle œuvre pour une centaine d'intelligences spéciales ; mais je regretterai toujours que ce lieutenant n'ait pas fait reconnaître son génie en temps opportun. En voilà un qui serait un grand homme ! Chacun a son heure dans l'humanité, où il peut être utile : la gloire l'en récompense. Archimède apportant aujourd'hui la quadrature du cercle? Il fit bien d'avoir son succès au IIe siècle avant Jésus-Christ.

» Un esprit assez grossier sera réellement un génie s'il en remplit l'office devant l'humanité. Ainsi de Hugo : j'ai mis quelque temps à comprendre ce grand poète ; vous savez que je n'entends pas grand'chose à la littérature ; je ne sais que dire à peu

près, dans l'ordre logique, les petits faits qui peuvent intéresser ; Mérimée et Sainte-Beuve me plaisantaient souvent : « Il faut que chaque âge ait son vice, disait Sainte-Beuve ; n'avons-nous pas été romantiques à vingt ans ? Renan le deviendra sur le tard. » En effet, quand Victor Hugo revint de l'exil, quand je vis la forte conscience de ce vieillard, son culte de soi-même, et l'enthousiasme de trois générations organisé autour de sa personne, je compris que j'avais tort de ne point l'admirer davantage. Celui qui sait éveiller les plus nobles sentiments dans les poitrines, quel qu'il soit d'ailleurs, il est bon que nous l'honorions ; il est le foyer où s'échauffe l'âme de la Patrie. »

Ainsi parlant, l'illustre écrivain se prit à rire doucement. Pour moi, j'admirais la largeur de son génie et le charme de son caractère.

IV

DANS LES COULISSES

Cette après-midi, quand je fus introduit dans le cabinet de M. Renan, l'illustre académicien sommeillait légèrement sur d'antiques grimoires. Avec une parfaite aisance, il se réveilla sans secousses, comme un sage qui est accoutumé de passer du rêve aux affaires. Et déjà il m'approuvait.

— Monsieur, lui dis-je, avez-vous été ému de l'assaut qu'on vous fit, pour votre *Abbesse de Jouarre?*

J'avoue que ma question me paraissait déjà maladroite. Mais cette chaleur, cette digestion du milieu du jour, m'ont toujours diminué.

M. Renan (qui me traite avec faveur, parce que je n'interroge que pour plaire), ayant levé sur moi son regard qui vaut le magistral petit coup d'œil d'un énorme éléphant, me rassura d'un dodelinement ; puis il installa son corps pour parler plus à l'aise :

— Le monde a prétendu que j'étais un écrivain inconvenant. Je croirai difficilement que j'exalte le vin, les femmes et la chanson, et que, devenu grivois sur le tard, je dépasse Béranger, pour lequel jadis j'ai dit ma répugnance jusqu'à inquiéter l'impartialité de Sainte-Beuve, qui n'était pas non plus un esprit en goguette. Pour-

tant, que j'offense le front tendre des mondaines, cela est possible; mais je ne puis le savoir. Au séminaire, quand on nous lisait les discussions les plus audacieuses des casuistes, nous étions tous à genoux avec nos surplis sur le dos. C'est une habitude que j'ai conservée. Les propos qui offensent le plus les âmes du siècle, je puis les entendre, sans détourner ma pensée ni mon regard de mon Dieu intérieur. Même je ne les prononce, comme le prêtre, que pour dériver les soucis de la chair. Platon est l'un de mes maîtres. Comme l'a très bien vu le plus intuitif des historiens, je veux dire mon ami M. Michelet : le *Banquet* est austèrement licencieux. Une scène hasardée faisait courir de main en main ce petit livre si fécond, qui a plus servi qu'aucun la cause de l'idéal.

« Le *Figaro* de son côté m'a reproché d'avoir trop d'esprit. Est-ce donc en avoir trop que d'envier ses rédacteurs ? Un journal est la meilleure forme que je sache pour l'exposition de la vérité. A côté d'un Premier-Paris, qui est une affirmation de principes, voilà le portrait d'un homme politique, un tableau de la situation du pays, les ruses électorales, mille petits faits qui corrigent l'absolu des doctrines affichées en première page ; puis viennent les échos avec leurs *Five o'clock,* leurs intrépides vide-bouteilles et autres détails de luxe. Par ces contrastes, vous indiquez que les hautes recherches, si belles qu'elles soient, ne sont pas toute la vie, que les sourires, les primeurs et la lumière électrique ne sont pas une quantité négligeable. Ainsi, les divers articles d'une gazette donnent à

chacun de nous la vision du monde qui nous convient particulièrement, mais en même temps un journal, puisqu'il renferme toutes les visions qu'on peut se faire de la vie, est bien la forme la plus approchante que nous ayons de la vérité. Il n'est pas jusqu'à cette formule : *La suite au prochain numéro,* qui ne soit excellente, car elle nous fait souvenir que Dieu, ce merveilleux romancier, n'a jamais dit son dernier mot.

» Vous êtes un peu journaliste, monsieur, avouez-le, votre art exquis ne peut être compris dans ses intentions que des intelligences très avisées. Ce n'est pas votre affaire de rien expliquer ; vous vous bornez à noter ce que l'on voit quand on regarde par la fenêtre. Mon métier est plus triste : je suis un pédagogue. C'est moi qui

commente toutes les jolies choses que les journalistes à travers les siècles ont vu passer. (Les journalistes jadis, c'étaient les prophètes ; ils faisaient des *Premiers-Paris* très violents sur la place publique : Rochefort ou mieux encore Mademoiselle Michel m'aident souvent à me figurer Ezéchiel).

» Je dois montrer le rapport des divers idéals de l'humanité et faire luire toutes les facettes de la vérité : à cet effet je n'ai rien trouvé de mieux que d'incarner chaque opinion en une personne et de la faire se comporter comme un être vivant. J'ai écrit des dialogues pour nuancer plus vivement les états de ma pensée. Mais vous pensez bien que je n'ai aucune intention scénique. Le théâtre vit de la passion qu'y porte la foule. Les applaudissements populaires nous effrayeraient, nous autres abs-

tracteurs de quintessence. Il ne serait pas bon que des esprits neufs, ou du moins mal renseignés, fussent mêlés aux jeux de la métaphysique. Ils pourraient tirer des conséquences dangereuses de propositions que nous aventurons, bien qu'elles ne soient, après tout, que des vérités incomplètes. Car, je vous le dis en confidence, nous sommes d'étranges amoureux : nous faisons des monstres à notre maîtresse, qui est la vérité. Nous avons créé des diables, des dieux, des loups-garous et des constitutions. Quand ils s'échappaient par le monde, c'était un grand malheur. Une sécurité nécessaire au penseur est qu'il se dise : je fais mes expériences dans un cabinet bien clos ; si mes calculs sont faux, si mes cornues éclatent, je ne tuerai guère que mon préparateur et une paire de dis-

ciples. Bref, nous avons des idées qu'il faut tenir en cage comme les chiens sur lesquels travaille M. Pasteur. M. Pasteur tient ménagerie pour le bien de l'humanité, mais il peut être un danger pour la rue d'Ulm. Ne lâchez pas plus en représentations publiques les idées d'un philosophe que les chiens de M. Pasteur. »

J'objecte alors à M. Renan que le *Dialogue des Morts,* qu'il a consacré à Victor Hugo, a été représenté par les artistes de la Comédie-Française. M. Renan me répond que seule cette grande circonstance a pu le décider à cette publicité.

Et pourtant, je surprends chez lui une complaisance à parler des répétitions qu'à cet effet il suivit au côté de M. Claretie.

— Je craignais M. Coquelin cadet, me dit-il, parce qu'on m'avait prévenu qu'il

fait sans trêve des calembours. Quoique j'aie vu Victor Hugo y exceller, je vous avoue que je ne goûte guère cet exercice. C'est que j'y suis inférieur. Peut-être, comme érudit, m'est-il arrivé de jouer sur les mots ; les évêques me l'ont reproché ; mais c'était sur des mots syriaques, avec mes confrères de l'Académie des Inscriptions. Dans notre ère, je ne comprends plus le calembour. Eh bien ! M. Coquelin m'a surpris. Le croiriez-vous? Il ne me parlait que de l'Institut. Il préparait déjà la candidature de Claretie. Et puis, ne le répétez pas, il ressemble un peu à ce père Le Hir qui fut mon professeur à Saint-Sulpice. C'est d'ailleurs un artiste de grand talent.

» Je finissais même par craindre M. Sarcey, car Mlle Reichemberg me disait tou-

jours : « Qu'est-ce que pense Sarcey?
» Avez-vous fait parler à Sarcey? Comment voulez-vous débuter si vous n'avez point Sarcey? » J'essayais de la rassurer; mais son amie, Mlle Réjane, a ajouté en regardant ma redingote, qui est un peu longue, paraît-il, et a un air de soutane : « Ah! vous savez, Sarcey n'aime pas les « cléricaux! » Elle est tout à fait charmante, cette demoiselle Réjane. »

— Mais, lui dis-je, en poussant avec plus d'audace mon idée, n'avez-vous pas souffert, quand M. Sarcey malmenait l'*Abbesse de Jouarre?*

— Je vais, me dit-il, vous raconter un mot que je lui fis à ce propos. Comme il se plaignait sans trêve qu'on lui eût volé sa montre au théâtre : « Monsieur Sarcey, lui » dis-je, qu'est-ce que cela vous fait? Vous

» avez toujours regardé l'heure à la montre des » autres... D'ailleurs, vous avez bien raison : » il vaut mieux retarder avec tout le monde » que marquer l'heure juste tout seul. »

Puis, cessant de tourner ses pouces, de balancer sa tête et de donner à ses phrases un ton vulgaire, M. Renan me dit en face :

— Vous ne comprenez rien qu'à la littérature. Ne parlons donc que de cela. Eh bien ! je suis sûr d'avoir fait une bonne tâche et durable, puisque mon contemporain Sainte-Beuve m'a aimé, et puisque vous-même, Monsieur, d'une génération qui, pour moi, est déjà l'avenir, *vous m'inventeriez plutôt que de vous passer de me connaître*. Ainsi je fis avec Jésus, avec saint Paul, avec Marc-Aurèle, — et avec moi-même, je puis bien l'avouer, quand j'écrivis mes *Souvenirs d'Enfance*.

CONCLUSIONS

Ces huit jours écoulés, tandis que sur la ligne de Brest à Paris, en compagnie de mon familier Simon, je m'éloignais de Perros-Guirec, nous songeâmes tous deux, pour charmer la lenteur du trajet, à la mort de M. Renan :

— Le monde en deviendra plus triste et plus vulgaire, me disait Simon, mais la légende de Renan, que dès aujourd'hui nous voyons se faire, s'épanouira large-

ment. Or, rien de plus curieux que la formation d'une légende. Pourquoi ces traits qui s'effacent et ces autres qui s'accusent? C'est un type humain qui se crée sous nos yeux, plus vivant qu'aucun chef-d'œuvre volontaire, par la collaboration de tous.

— Je prévois, lui répondis-je, que la légende de Renan sera poussée à la fadeur. Son attitude d'écrivain trompe sur le fond même de sa pensée. Les plus avisés de ses admirateurs littéraires se plaisent à oublier qu'il est franchement anticlérical dans la conversation et que, sur cinq ou six points les plus importants de la pensée humaine, il est affirmatif et net autant qu'aucun esprit réputé vigoureux et brutal.

— Ah! disions-nous l'un et l'autre, que la mort de M. Renan sera intéressante!

M. RENAN AU PURGATOIRE

(Septembre 1902)

M. RENAN AU PURGATOIRE (1)

J'ai fait un rêve. J'assistais à l'entrée de Chincholle au purgatoire. Il avait cette allure affairée et importante que nous lui avons vue tant de fois en province. On le reconnut, il serra quelques-mains.

— Diable ! disait-il en s'épongeant le front, il fait chaud chez vous, messieurs.

(1) Après dix-huit mois que MM. Chincholle et Quellien nous ont quittés et quand on a cessé de se battre autour de la statue de Tréguier, faut-il déjà un commentaire au commentaire que je fis de ces enterrements et de cette érection ? Je songe à cette clef que M. de Banville,

Soudain il fit le geste de saisir son calepin et se précipita vers un groupe d'âmes ecclésiastiques où il venait d'apercevoir M. Renan :

— Mon cher maître, quelle surprise de vous trouver ici !...

— En effet, dit M. Renan, j'ai frisé l'enfer. Mes vieux maîtres de Saint-Sulpice, qui sont tous au ciel, ont pu m'obtenir les circonstances atténuantes. Ils firent valoir, non sans coquetterie, qu'en me donnant tout mon hébreu ils avaient assumé une part de mes crimes... Par exemple, je suis ici jusqu'à la fermeture.

— Enchanté, répliqua poliment Chin-

---

vieillard, dut joindre à la réimpression de ses jeunes *Odes Funambulesques*. Il sut en profiter pour plaire davantage. Mieux vaut ici que je me fie à trente lecteurs qui voudront bien, peut-être, me lire lentement.

M. B.

cholle. Voulez-vous me permettre une question? Le public serait curieux de savoir... Mais vous ne me reconnaissez pas?

M. Renan, les mains enlacées sur son ventre et tel que sa mémoire nous réjouit encore, à peine un peu fondu, s'excusa, protesta, s'inclina, puis dit avec onction :

— Vous êtes sans doute, cher monsieur, le démon de la curiosité.

— Je suis Chincholle.

M. Renan exagéra son expression de déférence au point qu'un assistant, un homme simple, un pieux hagiographe crut à une méprise et voulut la dissiper :

— Chincholle par un *ch* auvergnat : un rédacteur bien connu du *Figaro*.

— Très bien, dit M. Renan, très bien! J'ai beaucoup lu M. Chincholle, et avec une particulière sympathie, car les Auver-

gnats appartiennent à cette race celtique qui fut ma mère et ma nourrice. En tant que Celte, vous étiez un imaginatif, monsieur Chincholle, mais notre respectable hagiographe vient de marquer très justement ce que vous deviez au Plateau Central : à une facilité incomparable pour inventer des fables, vous joigniez une prodigieuse activité physique. Comme tous vos compatriotes, vous excelliez à porter des fardeaux, mais vous les hissiez en rêvant. Vous avez monté l'eau chaque matin dans les colonnes de votre estimable journal ; c'était une eau enchantée, car à ceux qui buvaient à longs traits vos articles, l'actualité apparaissait toujours plus belle ou plus exécrable, plus extraordinaire enfin qu'aucun des faits antérieurs. Vous trouverez ici, monsieur Chincholle, notre activité intellectuelle

bien modeste. C'est que nous vivons sur des qualités et sur des défauts fixés. Hélas! l'ère est close pour nous des mérites et des démérites. Notre rôle se borne à nous purifier. Comme nous, monsieur Chincholle, vous vous purifierez, mais, j'en suis sûr, plus rapidement que celui qui se félicite de vous donner la bienvenue.

CHINCHOLLE *(avec émotion)*

Voilà, mon cher maître, un des meilleurs discours de réception que vous ayez prononcés. Quelle contrariété pour nous deux que ce soit en dehors de l'Académie française!... Pour répondre à votre gracieuseté envers la presse, dont me voici une fois encore le délégué, je vous apporte une nouvelle qui faisait, quand j'ai quitté Paris, le meilleur des sujets d'article. Elle

vous concerne : vous êtes toujours à la mode. Quelle magnifique occasion d'interview ! Mais devinez de quoi il s'agit ? c'est de la chose qui vous intéresse le plus au monde.

M. RENAN

Le monde, monsieur Chincholle ! j'ai passé soixante ans à le regarder depuis Sirius ; vous êtes trop Parisien pour l'ignorer. J'en prenais une vue infiniment amusante. Mais depuis ici, il m'étonne encore davantage. L'univers contemplé du purgatoire, n'est point tel que vous le connaissez rue Drouot... Ce sont là de hauts problèmes. Je ne sais si votre infatigable curiosité eut l'occasion de les aborder. Mais là-dessus vous avez dû entendre quelques-uns de ces rares esprits

que la politique et les soins du siècle n'absorbent point, par exemple mes jeunes amis MM. Anatole France et Jules Lemaître, ces deux talents fraternels...

Sur ce « fraternel » Chincholle, qui prenait des notes, eut un mouvement.

— Eh ! quoi ! dit M. Renan, seraient-ils déjà au paradis ?

Sans cesser d'écrire, Chincholle fit un geste négatif.

— En enfer, peut-être ?... Non, vous me dites que la question n'est pas encore réglée... J'en suis fort aise.

— Mon cher maître, observa Chincholle avec une douce sévérité, je le vois, j'aurai beaucoup à faire pour vous remettre dans le train. Mais revenons à notre interview. Qu'est-ce qui vous intéresse le plus sur la terre ?

M. RENAN

Ici, mon cher collègue, pour parler comme les bonnes femmes, il en cuirait de mentir. Aussi je ne biaiserai point. Quand ma pensée remonte là-haut, c'est pour errer dans mon pays d'enfance. L'Océan, les grandes brises du large, l'inaltérable humidité bretonne...

CHINCHOLLE

Vous brûlez !

M. RENAN *(perdu dans son rêve)*

Y a-t-il des Bretons qui pensent à moi ? Me pardonnent-ils mes différences, reconnaissent-ils notre parenté ? La Bretagne m'accueillera-t-elle dans sa tradition éternelle ?

CHINCHOLLE

Sachez donc qu'on vous élève une statue à Tréguier.

M. RENAN

Quellien, qui vient de nous arriver en automobile, ne m'a rien dit de cela.

CHINCHOLLE

Il a bien le droit d'être un peu étourdi, mais je vous garantis ma nouvelle. C'est du bon Chincholle. L'initiative de votre glorification a été prise par un amiral et par M. Dayot. Ils sont soutenus par un ministère qui veut ennuyer les catholiques bretons... Ne craignez rien, cher maître, les anticléricaux tiennent la corde. La municipalité de Tréguier écartera radicalement la protestation de l'archiprêtre Legoff.

M. RENAN

Dieu m'est témoin de ma profonde contrariété ! Si j'étais en enfer, j'irais tirer Dayot et l'amiral par les pieds ; si j'étais au Ciel, je favoriserais de mon apparition le vénérable archiprêtre. Mais au purgatoire nous sommes totalement démunis de moyens d'action. Monsieur Chincholle, votre « bonne nouvelle » m'annonce la pire des épreuves dont je subis ici le cours. Une statue officielle ! Seigneur, détachez de mon col cette pierre de scandale, qui me coule quand je commençais à flotter ! O mes maladroits amis, vous compromettez mon œuvre ; vous ne voulez pas qu'elle profite de ma disparition ni du temps. Il n'est de perfection qu'épurée de tout ce qui trouble. Laissez donc Renan accomplir une période

bienfaisante de purgatoire. Acceptez que par une série d'opérations mystérieuses je vienne lentement prendre ma place dans la conscience de mes compatriotes. Mon rêve est de rentrer dans l'âme de la Bretagne où j'ai puisé le meilleur de moi-même. Pourquoi capter la goutte d'eau encore chargée du limon de l'orage, et qui veut rejoindre sur le ciel natal le nuage dont elle se souvient?

Tandis que cette conversation se poursuivait, les ombres ecclésiastiques, qui d'abord entouraient M. Renan, s'étaient peu à peu dissipées. Une seule maintenant demeurait qui fit deux pas vers le nouveau venu et brusquement l'apostropha :

— Toujours gaffeur, Chincholle !

— Le patron !

M. Magnard, — en effet c'était lui, — est demeuré l'ennemi des effusions. Il dit

avec bon sens peu de mots :

— Nous avions ici une petite société d'âmes lettrées et déliées. Des apostats, des défroqués, des évêques vendus à Dumay : le groupe des prêtres avec tache... Vous faites la grimace ? Si vous croyez que c'est aisé pour un sceptique de trouver avec qui causer dans un lieu qui est le rendez-vous des gens à passions ! Pour Renan et pour moi, notre groupe tout de même était plus décent que celui des luxurieux... Eh bien ! pour vos débuts, fallait-il que vous raviviez des querelles enterrées !

Et montrant de la main M. Renan qui, devenu une fois encore un objet de scandale, se chauffait tout seul dans un coin, il épouvanta Chincholle par un de ces mots qui ne valent que s'ils sont bien mis en place :

— Que le Diable vous emporte !

LE REGARD DE M. RENAN

(D'après M. Charles Laurent)

LE REGARD DE M. RENAN

(d'après M. Charles Laurent) (1).

M. Charles Laurent raconte qu'il a dîné un jour avec M. Renan, rue de la Pérouse, chez M. de Girardin. En face de celui-ci était assise sa belle-fille, puis Gambetta, un journaliste qu'on ne cite pas et trois jeunes femmes élégantes. Le repas fut court, un peu froid, car Gambetta et Renan s'occupèrent trop exclusivement l'un de

(1) M. Charles Laurent, *Une partie de dominos*, dans le journal *Le Matin*, 13 septembre 1903.

l'autre. Au dessert, Gambetta leva son verre plein d'un vin de Porto que M. de Cabarrus envoyait, chaque année, à Girardin.

— Aux dames et à notre hôte.

— J'accepte ce vin, dit Renan, j'accepte ce pur rayon de soleil, comme une libation faite à l'homme par les dieux.

La voisine de l'aimable et prudent vieillard parut ne plus pouvoir maîtriser un désir dont frémissaient, depuis une demi-heure, les deux autres femmes.

— Monsieur, je vous en prie, parlez-nous de l'amour.

Cette bizarre prière n'étonna pas M. Renan. Les mondaines les plus brillantes, depuis plusieurs années, lui avaient marqué son rôle. Elles se souciaient peu de le suivre dans son domaine philosophique, elles songeaient encore moins à le mêler à

leurs sentiments positifs, elles attendaient qu'il leur fît goûter le charme des mots caressants et chantants. Aux yeux de ces belles égoïstes, M. Renan était un musicien de génie, habile à faire vibrer toute la lyre qu'une femme appelle son cœur. Elles ne pensaient plus qu'il fût l'Antéchrist : elles le tenaient pour un prêtre, un prêtre de la beauté. Elles attendaient de lui des hymnes à la fois ardentes et désintéressées.

M. Renan, sans doute, allait commencer un de ses doux prêches vaporeux, quand la voix cassée, l'extraordinaire voix de Girardin s'éleva :

— Tout à l'heure ! tout à l'heure ! Allons prendre d'abord le café dans la galerie.

On se leva un peu surpris, un peu déçu.

Le café servi, les cigares allumés et les domestiques disparus, les neuf convives se

trouvèrent réunis à l'extrémité de la longue bibliothèque où couraient sous de magnifiques tableaux, d'interminables files de livres. Tout au fond, la grande statue en marbre de George Sand qu'on voit maintenant au Théâtre Français se dressait blanche et froide dans la pénombre. Les trois belles jeunes femmes décolletées entouraient M. Renan, un peu renversé dans un fauteuil, dont ses cheveux caressaient le dossier.

Au milieu de ces fleurs parlantes, on eût dit le grand Docteur Arnaud tel qu'on le voit dans l'*Eau de Jouvence* quand la maîtresse du pape et deux jeunes religieuses l'entourent. Peut-être qu'il pensait : La philologie est une science austère. Le philologue et le philosophe ont besoin que leur gosier brûlant soit de temps à autre rafraîchi

par un sirop exquis. La moquerie de la femme blesse le cœur de l'homme. Ce qu'il faut qu'elle nous témoigne c'est la confiance et l'amour. Nous brûlons notre sang et notre vie dans d'ardentes subtilités. Quoi d'étrange si notre imagination veut une fontaine d'eau fraîche, une coupe de lait?

Avec la magnifique émotivité des artistes qui trouvent toujours le moyen d'être éblouis, ce vieil homme, sans doute, plus ou moins nettement, se félicitait d'avoir eu une jeunesse chaste. N'ayant jamais profané l'amour, pensait-il, je vois l'âge affaiblir en moi la vie sans que je perde aucune des sensations délicieuses qui sont d'habitude oblitérées chez le sexagénaire. Peut-être qu'au contraire M. Renan souffrait légèrement parce qu'après ses repas, il

s'abandonnait volontiers à la sieste. Quoi qu'il en soit, ses deux mains sur son ventre et fort épiscopal, il se taisait en souriant.

— Je vois ce que c'est, dit à mi-voix le pratique Gambetta : c'est nous qui le gênons... Girardin, avez-vous des dominos ?

Au bout de peu d'instants, une table était dressée avec une boîte de dominos toute neuve et Gambetta, en remuant doucement l'armée d'ivoire, glissait à ses partenaires :

— Chut ! ne troublons pas la musique !..

La musique, en effet, avait préludé. M. Renan venait de trouver son thème.

Partant de quelque fait divers, d'une lamentable histoire de délaissée, entrevue dans un journal, il vantait le bonheur qu'il y a dans la passion. A ces privilégiées de

la vie qui vraisemblablement ne voulaient connaître de l'amour que l'orgueil de l'inspirer, il vantait la douceur de le ressentir. A ces belles orgueilleuses, il disait que le cœur se fond dans la joie d'être tendre et faible.

— L'amour, disait-il, résume tous les enchantements de la nature. Aux plus vives joies, il mêle les plus hautes noblesses, car c'est lui qui tire l'homme de l'animal et qui dégage de la bestialité la civilisation. Eh bien ! quand la nature sacrifie des millions de créatures à ce qu'elle fait de grand, comment la femme doublement collaboratrice de l'acte le plus élevé qui s'accomplisse dans l'univers, à la fois déesse et holocauste dans un sacrifice où l'individu se prodigue avec une sorte de frénésie, espèrerait-elle n'être point malheureuse ?

L'amoureuse souffrira, quand même tous les hasards la favoriseraient, parce que le jour de son plus éclatant bonheur, comme chaque jour, aura un soir. Mais qu'elle se console d'une félicité interrompue, si, une seule minute, elle a donné et reçu le plaisir dans toute son intensité. Pourquoi cette inquiétude, pourquoi ce besoin d'une volupté qui durerait toujours? La minute éternelle est celle que nous ressentîmes un jour avec tout ce qu'elle peut supporter d'exaspération.

Ainsi parlait M. Renan et je connais une femme qui, ce soir-là, l'écoutait de toute son âme. Elle semblait appeler, implorer les paroles du vieillard, comme si chacune d'elles fortifiait, dans le secret de sa conscience, les raisons qu'elle s'était déjà données pour bouleverser sa vie, pour rompre

avec un luxe, en apparence si heureux, et pour aller chercher ailleurs avec un peu de joie beaucoup de larmes.

D'ailleurs, pour nous aussi, c'était un ravissement que ces couplets de Renan. Hélas ! il manque à mon récit ses paroles exactes, sa voix, sa lèvre, sa grosse et belle face, sa main surtout qui, sur chaque fin de phrase, donnait la bénédiction.

Nous tâchions de paraître accaparés par nos dominos. Mais les fautes succédaient aux fautes, et vraiment les pauses, de plus en plus longues, où nous semblions méditer, ne relevaient guère la partie.

M. Renan continuait :

— Plus la femme sera exquise et plus elle souffrira dans l'amour. Mais où sa délicatesse supportera la pire épreuve, c'est si elle trouve dans son chemin le véritable

héros ! Ces missionnaires divins, ceux qui ont pour mission de sauver ou d'embraser l'humanité seront toujours aimés beaucoup plus qu'ils n'aimeront. De tels hommes, trop vite on l'apprend, on ne les a jamais tout entiers. De froides abstractions les réclament. Titania, peut-être, fut sage de mettre sur ses genoux la belle tête d'un âne. La femme, en effet, ne s'accommode point d'entités. Elle a besoin d'un consolateur vivant. Elle veut quelqu'un qui l'accueille dans ses bras. Pourtant, la vraie femme laissera-t-elle dans une froide solitude l'homme de premier ordre ? Elle aurait peut-être tort de le repousser. Bien souvent j'ai songé à poursuivre dans quelque petit roman la solution de ce problème. Hélas ! avant de mourir je dois encore écrire un grand ouvrage d'histoire religieuse. En

dépit de mon arthritisme j'entrevois la possibilité de le terminer. Je ne me permettrai plus désormais de divertissement. Mais je puis en quelques mots vous indiquer de quelle manière je concevrais cette sorte de fable morale...

A ce moment, — je n'oublierai jamais ce tableau, — nous étions tous en suspens, et Gambetta, tenant en travers de sa grande main les quatre dés qui lui restaient, tournait sa tête formidable du côté de ce prodigieux Renan.

Celui-ci disait :

— Un jeune homme, un jeune héros possède l'entière tendresse d'une jeune femme. C'est pour elle une soif, un besoin de toutes les heures, une obsession de revoir celui avec qui, un jour, elle a causé. De son côté, il a pour elle une affection

sincère et souriante, car cela est doux d'être le dieu d'une âme. Mais précisément qu'est-ce qu'une âme quand on voudrait occuper l'univers, toutes les âmes qui vivent et celles qui viendront? Ce jeune héros clairvoyant est bien obligé de reconnaître qu'il n'est pas adapté de tous points à l'amour de cette sublime égoïste à deux. Alors que doit-il faire? Sera-t-il honnête s'il accepte une communion où il apporte moins que son amie? Peut-être faut-il qu'il s'abstienne. Peut-être doit-il priver l'avenir de l'épargne qui s'est amassée dans son être. Qu'il prenne un sentiment profond du phénomène capital de l'univers, à savoir la reproduction de l'espèce! Je n'autorise pas ce jeune homme à chercher les étourdissements de la volupté frivole. Quoi! prêter un frisson de bonheur fugitif à qui

lui offre une éternité de dévouement positif! Accepter un diamant et le payer d'un gros sou mal doré?... Mesdames, on le supplie. Comment puis-je l'empêcher?

Renan s'était arrêté une seconde. Gambetta lui dit, tenant toujours ses dominos :

— Eh bien! vous, Renan, que feriez-vous en pareil cas?

Renan jeta un coup d'œil sur la main ouverte de l'orateur et répondit, en le regardant bien dans les yeux :

— « Moi...? Je poserais le double blanc!... »

Ah! ce regard de M. Renan!

NOTE

SUR LE REGARD DE VOLTAIRE

A PROPOS

DU REGARD DE M. RENAN

J'ai sous la main, dans la minute où je corrige les épreuves de cette nouvelle édition (1904), un petit volume : *Voltaire en Alsace*, par M. Heid, où je trouve un trait que je souligne. Voltaire, Renan ! Quelles griffes ces deux animaux de la forte espèce ont sous leurs pattes caressantes !

En 1754 Voltaire était à Colmar. Les jésuites y avaient une maison importante. Le frère de leur recteur était confesseur de la dauphine et par là avait de l'action sur Louis XV qui n'aimait pas Voltaire. Le philosophe sentait autour de lui une surveillance qui l'effrayait. Il se décida à une

démarche que son secrétaire Collini raconte excellement. « C'était au mois d'avril. Pâques approchait... Voltaire me demanda un jour si je ferais mes pâques. Je lui répondis que c'était mon intention. — Eh bien ! me dit-il nous les ferons ensemble. On prépara tout pour la cérémonie. Un capucin vint le visiter. J'étais dans sa chambre lorsque ce religieux arriva. Après les premiers propos je m'éclipsai et ne revins qu'après avoir appris que le capucin était parti. Le lendemain nous allâmes ensemble à l'église et nous communiâmes l'un à côté de l'autre. J'avoue que je profitai d'une occasion aussi rare pour examiner la contenance de Voltaire pendant un acte aussi important. Dieu me pardonnera cette curiosité et ma distraction. Au moment où il allait être communié, je levai les yeux au ciel comme pour l'implorer, et je jetai un coup d'œil subit sur le maintien de Voltaire ; il présentait sa langue et fixait les yeux bien ouverts sur la physionomie du prêtre. *Je connaissais ces regards-là.* En rentrant, il envoya aux capucins douze bouteilles de bon vin et une longe de veau ».

TROIS STATIONS

DE PSYCHOTHÉRAPIE

TRAITEMENT DE L'AME

Ces trois essais sortent des dossiers où j'ai liassé les notes qui me servirent pour ces Traités de la Culture du Moi *auxquels certains esprits ont donné leur sympathie. Voici des* marginalia *de* Bérénice, *de l'*Homme libre *et des* Barbares.

Cette Visite à Léonard de Vinci *pourra contenter ceux qui goûtent tel chapitre de l'*Homme libre *sur une journée que je passai à Milan. Dans la* Visite au pastelliste

Quentin La Tour, *je mets en relief l'incapacité de cet observateur à se composer une vue générale de l'humanité, dont il portraictura tant de fragments; et quelques lecteurs penseront peut-être à Charles Martin du* Jardin de Bérénice. *Chère et tendre Bérénice! Quand je l'aimais, n'ai-je pas vécu en plus étroite harmonie avec l'âme du monde qu'aucun de ces curieux insatiables qui mènent leur minutieuse enquête à travers les temps et les pays?... Dans le troisième essai enfin, dans ces considérations sur le cosmopolitisme, où l'on me saura gré, je crois, d'avoir utilisé l'incomparable mémoire de Mlle Bashkirtseff, on trouvera quelque lumière sur une confusion, fort à la mode aujourd'hui, entre la sensibilité de nos délicats et le sentiment religieux. D'ailleurs, nos néo-catholiques ne sont que des esprits vagues auxquels*

il ne convient pas de prêter plus d'importance qu'à la tasse de thé où ils se noieront.

Je donne ces essais pour des compléments de notre pensée ; non pour des redites toutefois. Ils ne font point double emploi avec les ouvrages que je rappelle : ils en soulignent la méthode.

Psychologie, scepticisme, dira-t-on. En vérité, je n'ai pas plus le droit au titre de psychologue, qui supposerait la curiosité et la science de l'âme humaine tout entière, qu'à l'appellation de sceptique, qui implique le refus de toute affirmation. Si des personnes raisonnables me suivent dans les trois pèlerinages où cet opuscule les convie, elles reconnaîtront que je n'étudie que certains états d'âme, assez particuliers, mais où je suis compétent, et elles ajouteront que je ne me contente pas de décrire des stations, mais en-

core que j'y théorise. Je réglemente les intéressés après avoir éclairé les curieux.

Ainsi se justifient ces Essais de Psychothérapie. *On trouvera ici l'indication du traitement le plus convenable, selon notre méthode, — qui est l'exaltation du Moi, — à certaines particularités de l'âme moderne.*

Vous traitez l'âme, disent les lecteurs (ceux-ci fort égayés, ceux-là craignant qu'on ne les amuse guère), mais quelle est votre thérapeutique ?

Je me suis surpris à en invoquer le bénéfice dans une page de Sous l'Œil des Barbares. *C'était une prière ardente, une des plus sincères, je l'affirme, qui soient sorties de l'angoisse familière à tant de jeunes gens de notre époque. «... Le vœu, disais-je, que je découvre en moi est d'un ami, avec qui*

m'isoler et me plaindre, et tel que je ne le prendrais pas en grippe. J'aurais passé ma journée tant bien que mal sur les besognes. Le soir, tous soirs, sans appareil, j'irais à lui. Dans la cellule de notre amitié fermée au monde, il me devinerait ; et jamais sa curiosité ou son indifférence ne me feraient tressaillir. Je serais sincère ; lui, affectueux et grave. Il serait plus qu'un confident, un confesseur. Je lui trouverais de l'autorité, ce serait mon ami, et, pour tout dire, il serait à mes côtés moi-même plus vieux...»

Mais voici l'essentiel où je vise dans ces consultations :

«... Si mon cerveau trop sillonné par le mal se refusait à comprendre, et, cette supposition est plus triste encore, si je méprisais la vérité par orgueil de malade, lui, sans méchante parole, modifierait son traitement.

Car il serait moins un moraliste qu'un complice clairvoyant de mon âcreté. Il m'admirerait pour des raisons qu'il saurait me faire partager ; c'est quand la fierté me manque qu'il faut violemment me secourir et me mettre un Dieu dans les bras, pour que du moins le prétexte de ma lassitude soit noble. »

Le voilà dans cette dernière ligne, le véritable traitement qui convient à nos jeunes contemporains, caractérisés par l'énergie de leurs dédains et par leur impuissance à agir. Eh ! certes, je le sais bien que, sous couleur d'être analystes, nous ne sommes que des nihilistes, des âmes sèches, des cerveaux incapables de sentir efficacement et avec suite, organisés uniquement pour la négation. Mais que sert-il qu'on nous répète : « Ne soyez pas tels que vous êtes, n'usez pas de l'âme

que vos pères vous firent ! » *C'est encore en donnant leur rythme naturel et, sans provocation, une allure toujours fière à nos sentiments que nous en tirerons agrément et honneur.*

J'ai donc poussé à leur pleine intensité les images où se reconnaîtront la plupart des jeunes gens modernes, analystes qui s'épient eux-mêmes, curieux qui se passionnent pour trouver les mobiles de tous actes, cosmopolites errant à travers la culture humaine. Comme je l'avoue dans le dernier essai, m'étant proposé de leur donner du ton, je leur présente non leur histoire, mais leur légende comprise de telle sorte qu'elle les ennoblisse à leurs propres yeux. En vérité, petits lycéens, étudiants, jeunes garçons isolés en province, et vous aussi, filles de vingt ans, qui n'avez les uns et les autres que du dégoût pour l'ordi-

naire d'une vie que vous semblez d'ailleurs impuissants à modifier, quand je vous prête l'âme du Vinci, de nos grands analystes modernes et de la délicieuse Marie Bashkirtseff, n'est-ce pas un Dieu que je vous mets sur les bras, « pour que du moins le prétexte de votre lassitude soit noble » ?

Ces petits essais, dans mon esprit, ce sont pour des modernes, des consolations à la manière de celles que le plus précieux de nos maîtres, Sénèque, adressait, avec une extrême élégance, aux raffinés si las de son époque. Et pour m'en tenir au mémoire qui clôt ce livret, n'aurai-je pas concouru utilement à la direction spirituelle des temps qui sont proches, si je persuade tant de jeunes femmes désœuvrées, voyageuses et déracinées de tout devoir, que la Légende d'une Cosmopolite *les dépeint ? Aucune morale ne leur rendrait*

les vertus surannées de la reine Berthe qui filait son lin, mais peut-être, à nous faire leur complice, saurons-nous les convaincre de jouir sans hypocrisie des conditions nouvelles de la vie moderne. Chère vie moderne, si mal à l'aise dans les formules et les préjugés héréditaires, vivons-la avec ardeur, avec clairvoyance aussi, avouons-en toutes les nuances et, que diable! elle finira bien par dégager d'elle-même une morale et des devoirs nouveaux.

UNE VISITE A LÉONARD DE VINCI

Aux analystes du Moi.

Milan nous touche entre toutes les villes, parce qu'elle fut le lieu d'élection de Léonard de Vinci, et que Stendhal l'adora jusqu'à vouloir pour toute épitaphe : « Citoyen milanais. » Mais de Stendhal, il faudrait parler depuis ce triste port de Civita Vecchia, où pendant trente années il s'ennuya, vieux beau apoplectique qui n'avait d'autre distraction qu'une causerie, le soir, entre huit et neuf, dans la boutique

de l'unique libraire. Je veux rapporter une visite que je viens de faire à Léonard de Vinci.

Non pas que l'œuvre de Léonard, qui ne fut jamais considérable, soit à Milan abondante. Des manuscrits, des esquisses, cette admirable fresque de la *Cène* — dont la beauté semble plaire à Dieu même, puisqu'elle n'est pas abolie en dépit des militaires qui l'écaillèrent et des peintres qui la retouchèrent, — la plupart des œuvres exécutées sous son influence par ses élèves : voilà tout ce que l'on peut étudier de ce grand artiste à Milan. Mais sa gloire, qui nous offre un des plus troublants sujets sur quoi puissent rêver les ambitieux et les esthéticiens, quelques traits de crayon suffisent au Vinci pour l'affirmer.

Nous entrevoyons à peine ce qu'il fit et

ce qu'il voulut ; il faut pourtant le saluer comme un des princes de l'art. Ce peintre exceptionnel est compris par la pensée mieux encore que par les yeux. Et c'est à Milan, où il a tant médité, qu'on trouve le meilleur point pour le méditer.

Dans les indications de ses *Livres de dessins* et sous les repeints de la *Cène*, nous devinons la beauté qu'il cherchait, aujourd'hui envahie d'ombre, comme sous le génie inférieur de ses disciples nous retrouvons la direction d'art qu'il enseigna.

Intelligence unique par sa pointe et par son étendue, Vinci apparaît à la fois un grand méditatif et un grand séducteur. Ses études universelles et profondes ne l'accaparaient pas ; il fut encore un magnifique cavalier ; d'une psychologie désabusée et

fine, il évoluait avec aisance dans la vie décorative de son siècle pittoresque. Que des dons aussi opposés se soient trouvés dans un même homme, et poussés à une telle perfection, voilà qui déconcerte les catégories où nous sommes habitués à ranger les tempéraments! Et cette dualité éclaire le sourire de toutes les figures qu'il a laissées, ce sourire que le temps emplit chaque jour d'une nuit plus profonde, mais qui parut, dès son éclosion, inexplicable! Il y peignait sa propre complexité, son âme habile tout à la fois à la science et à la séduction.

Je ne saurais trouver d'épithètes pour vous exprimer ce conflit qui fait le génie mystérieux du Vinci, et que tant d'artistes, de penseurs et d'amants ont interrogé à l'*Ambrosienne* et au *Brera*, sur les petites

lignes du visage de ses femmes. J'aime mieux transcrire ce que me disait, avec une intensité incroyable, une de ces âmes (jeune fille, jeune homme?) aux cheveux déroulés, âme sensuelle pourtant, avec des lèvres, de grands yeux et toute une joie divine qui montait de son visage, — ce que me répétait une autre esquisse, femme adorable, baissant les paupières avec une gravité presque ironique — ce que toutes me firent entendre :

Parce que nous connaissons les lois de la vie et la marche des passions, aucune de vos agitations ne nous étonne, rien de vos insultes ne nous blesse, rien de vos serments d'éternité ne nous trouble... Et cette clairvoyance ne nous apporte aucune tristesse, car c'est un plaisir parfait que d'être perpétuellement curieux avec méthode... Mais nous sourions

de voir la peine que tu prends pour deviner ce qui m'intéresse.

Voilà ce que dit, je l'ai bien entendu, le sourire de Léonard. Gœthe le répétera plus tard. C'est, avec des différences sans nombre de siècle et de race, une des impressions que nous laissent les deux *Faust*.

Rien qui appartienne plus purement au domaine de l'intelligence. Comment Taine peut-il parler de pensées *épicuriennes, licencieuses?* « Quelquefois, dit-il, chez le Vinci, on trouve un bel adolescent ambigu, au corps de femme, svelte et tordu avec une coquetterie voluptueuse, pareil aux androgynes de l'époque impériale... Confondant et multipliant, par un singulier mélange, la beauté des deux sexes, il se perd dans les rêveries et dans les recher-

ches des âges de décadence et d'immoralité... » Ici Taine, assurément, a détourné ses yeux de l'œuvre de Léonard pour suivre le développement de sa propre pensée. Emporté par cette imagination philosophique et par cette logique qui font sa puissance, ce grand historien des passions intellectuelles a poussé jusqu'aux dernières conséquences possibles la curiosité de Léonard. Il a jugé la méthode, non l'œuvre. Oui, « cette recherche des sensations exquises et profondes », qu'enseigne le Vinci, mènera la plupart des hommes à des rêveries ambiguës. Voyez, dans les musées de Milan, ces figures de Marco d'Oggione, de Cesare da Sesto ; elles maintiennent avec peine leur sourire ; je sens une polissonnerie à fleur des lèvres, sous ces jolis visages. Et ce portrait de jeune

fille, de petite fille (par un élève de Vinci)! Cette enfant est trop fine, trop pure; elle en devient irritante! Mais c'est qu'elle n'est pas de la grande race des femmes du Maître; sous son front étroit, délicieusement éclairé de perles, elle n'a que des pensées médiocres. Mal défendue par son faible cerveau contre les exigences du désir, elle dut connaître d'étranges troubles quand Léonard lui enseignait avec tant d'élégance la curiosité du nouveau et le dédain de la vie commune. Le pur Luini lui-même, dans le vestibule du *Brera,* nous montre une jeune fille aux paupières rougies, d'une lassitude et d'une ardeur où la femme nous effraye. Mais, M. Taine ne le voit-il pas? chez Léonard comme chez Gœthe, ces dangereuses aspirations demeurent intellectuelles.

Les exigences d'un Léonard de Vinci se satisfont dans le domaine de la pensée, sans se tourner vers des réalisations voluptueuses. Son intelligence aurait pu se révolter; jamais ses nerfs. Les contemporains de ce profond penseur le comprirent. Lomazzo l'appelle un Hermès, un Prométhée : il leur apparaît l'homme qui sait le secret des choses. Il savait les lois de la vie.

Cela éclate dans son chef-d'œuvre. Comme elle aura été étudiée, cette figure de Jésus qui est le centre de la *Cène !* C'est qu'elle est aussi, pour quelques-uns, le centre de la conscience humaine. Je veux dire que cette figure que nous voyons là toute tournée sur soi-même, toute préoccupée de la vie intérieure, est le type

parfait de l'analyste du Moi : c'est l'esprit vivant uniquement dans son monde intérieur, indifférent à la vie qui s'agite autour de lui.

Qu'un homme du XVe siècle, dans une de ces cours sensuelles et débordantes d'Italie, ait pu créer une telle beauté psychique, voilà qui est prodigieux ! Il n'y arriva pas du premier trait.

Il faut voir au *Brera* l'étude au crayon rouge qu'il fit pour cette tête de Jésus. Là, pas de dédoublement de la personnalité. Bonté triste, pardon, soumission, résignation, sans fierté intérieure ce me semble. Ce Jésus de l'esquisse est presque un frère de l'apôtre Jean qu'on voit dans la *Cène*, et qui n'est, lui, qu'une vierge, rien qu'un simple. Mais dans la fresque définitive, Jésus est fortifié : ce haut intellectuel est

entouré de sots, de braves gens et de canailles, dont les attitudes violentes synthétisent admirablement les sentiments du commun des hommes, et il leur dit :

« *La trahison me viendra de vous, de vous, ô mes amis ! Mais cela ne m'offre rien d'étonnant, car je comprends les tentations auxquelles succombera le coupable, et par là même je l'excuse. D'ailleurs, pour que j'aie l'occasion d'être héroïque, ceci était nécessaire, la grandeur morale étant faite des bas traitements qu'elle surmonte.* »

Cependant les mains du héros semblent avouer une certaine lassitude. Un étroit paysage bleuâtre et voluptueux, entrevu dans une fenêtre, derrière la tête de cette haute victime (victime de soi-même, martyr par sa propre volonté), vient nous rappeler que la vie pourtant peut être libre,

sensuelle et facile. Ces hommes avec leur passion, ce sage avec sa grandeur surhumaine et dont l'équilibre inquiète, nous attristent également. Qui donc saura nous faire connaître l'existence comme un rêve léger !

C'est un coloriste lumineux que Léonard, et les créatures qu'il peint sont les plus ravissantes qu'on puisse imaginer. Pourquoi donc, le quittant, suis-je saisi de tristesse ? Rien ne nous comprime plus que de suivre le travail secret d'un analyste ; on voit que sa vie est un malaise, un frémissement perpétuel. Les grands peintres de Venise furent heureux, qui peignaient d'abondance, sans disputer avec eux-mêmes. Mais quelle angoisse, celle de de l'artiste divisé en deux hommes, dont l'un crée, tandis que l'autre, pour la juger,

se penche sur l'œuvre en train de naître !

J'ai souvent pensé à l'émotion dont palpitait Béatrice quand, au Purgatoire, elle apparut à Dante. On sait si cet illustre poète avait cherché sa maîtresse ! Enfin, il la retrouvait ; il était éperdu de respect, de crainte aussi, car de faible femme n'était-elle pas devenue une bienheureuse et la compagne des personnes divines ! Elle, cependant, dans la gloire qui l'enveloppait, avait, je le jure, sa fraîche poitrine gonflée d'une angoisse plus insupportable encore, car elle pensait : « *S'il allait me trouver moins belle !* »

Cette imagination m'aide assez à comprendre la vie ardente d'un de ces analystes chez qui l'âme, comme nous avons dit, est double. C'est perpétuellement en eux le drame de Dante rencontrant Béatrice. Leur

sourire est lassé et un peu dédaigneux, comme le sourire du Vinci : lassé par ces violentes émotions intérieures; dédaigneux avec indulgence, parce que la vie extérieure leur paraît une petite chose auprès des profondeurs de leur être que sans trêve ils considèrent.

Mai 1888.

UNE JOURNÉE A SAINT-QUENTIN

CHEZ

MAURICE-QUENTIN DE LA TOUR

Aux psychologues à systèmes.

J'ai passé la journée dans ces trois petites salles, solitaires et froides, du musée de Saint-Quentin, où sont réunis la plupart des pastels de Maurice-Quentin de La Tour. Nul endroit où nous puissions serrer de plus près ce que furent, en réalité, ces filles de l'Opéra, ces publicistes, ces femmes si tendres, tous ces causeurs originaux de qui la légende nous laisse près du cœur des images délicieuses, mais trop vagues. La

Tour eut la passion de rendre la nature, sans l'embellir ni l'exagérer, et l'occasion de portraicturer beaucoup des figures fameuses du XVIIIe siècle.

Ses crayons fixaient non seulement les contours, les traits de naissance, mais la physionomie, cette poussière des chagrins et des félicités qui reste aux plis d'un visage froissé par la vie. Voici l'une des chapelles où peuvent méditer le plus abondamment les amateurs d'âmes. Ils n'y trouveront pas seulement des images illustres ou saisissantes : ce musée vaut surtout comme l'expression la plus complète de cette passion vive dont sont possédés quelques esprits pour écouter, regarder et comprendre les autres hommes. Je tiens l'œuvre de La Tour pour le témoignage le plus parfait que nous possédions de la curiosité psychologique.

La Tour eut, à un degré incroyable, le goût de deviner et d'exprimer la façon particulière qu'a chaque homme de chercher le bonheur. Un Vinci, de sa *Joconde* à son *Saint-Jean*, nous indique son rêve irréalisable. La Tour, dans les quatre-vingt-sept pastels que j'examine, se propose uniquement de nous faire voir les âmes les plus intéressantes qu'il a rencontrées et d'y porter la lumière.

Au musée de Saint-Quentin, on m'entend, ce n'est pas le métier du grand artiste qui m'arrête, mais j'admire qu'un homme ait enfermé sa vie dans la seule curiosité de comprendre quelques variétés de l'âme humaine.

Les crayons d'un Sainte-Beuve vont moins loin dans l'analyse. Embarrassés d'anecdotes, compliqués des goûts de l'au-

teur lui-même, les portraits des *Lundis* ne valent pas, comme témoignages sur l'humanité morte, ces pastels de La Tour, où rien n'existe qui ne soit significatif.

Ces quatre-vingt-sept visages qui, de tous ces murs, me regardent, il leur a tiré leurs secrets à fleur de peau. Le pli de leurs lèvres, le poids de leurs paupières, toute cette atmosphère du visage que notre instinct saisit pour aimer ou haïr un homme, mais qui n'a pas de nom, m'apparaissent, mis en valeur dans ses pastels avec une prodigieuse sûreté de psychologue. Ces morts, embrumés aujourd'hui par tant de querelles, La Tour me les montre sans voiles, prisonniers pour jamais sous ces glaces. Il me les explique. Machinalement, aux marges du catalogue, j'ai pris quelques notes qu'il me dictait...

Voilà Rousseau, et j'ai écrit : « Tracassier, craintif, mélange de jalousie et de dédain, mais dédain très particulier, dédain qui blâme et salit tout. Et pourtant, qui ne l'aimerait, ce Jean-Jacques, avec sa jeune figure de laquais dévoré de sensualité et de chagrin! »

Voici d'Alembert : « Assez en bois... Je m'explique qu'il ait supporté si courageusement les traits, même posthumes, de Mlle de Lespinasse, et je comprends aussi qu'elle, si tendre, ait osé le ménager si peu : par tempérament, il devait souffrir moins qu'aucun autre, car il avait des dispositions naturelles au dévouement. »

Et madame Favart : « C'est la sottise de la spécialisation : sotte, irrémédiablement sotte, ne pouvant exprimer qu'un person-

nage étroit, qu'elle porte d'ailleurs à son intensité. »

Et Louis XV : « Un homme de ce temps déjà, comme nous en voyons au cercle, dans le monde... Quel abîme entre ce galant homme, d'élégance si fine, et ses prédécesseurs, que notre imagination ne peut pas se représenter! »

Et la Camargo : « Mademoiselle Camargo! la plus jolie figure, assurément, de toute cette galerie; elle fut jeune et vigoureuse; elle faisait voir de la finesse sur un fond de gravité voluptueuse... La jolie fille, telle que je l'imagine à dix-sept ans, quand le comte de Clermont-Tonnerre l'enleva, la paya et en fit sa maîtresse! »

Ainsi je parcourais ces salles où La Tour a sauvé du tombeau vingt figures intéressantes. Et peu à peu, de tous ces étrangers

une tristesse tomba sur moi, si pénétrante bientôt qu'elle m'incommoda. Je ne voulus pas en voir davantage.

Etait-ce quelque regret de toutes ces beautés qui, pour jouir d'elles, ne nous laissent que la poussière d'un pastel? Ou encore, le mélancolique contraste de ces dépouilles de boudoirs classées aujourd'hui administrativement?

Non, ce qui m'attristait, c'était la philosophie même de La Tour, cette façon d'entendre la vie à laquelle son génie me faisait participer.

Je le sentis bien au musée de Saint-Quentin : perpétuelle curiosité, c'est mort sans cesse renouvelée dans l'esprit. L'émotion que me donnait telle âme mise sous verre par La Tour était balayée au cadre

suivant; c'était mort et naissance en moi à chaque pas.

Il en va ainsi de tous ceux qui traversent la vie en purs analystes. Devant leur sympathie, que rien ne fixe, toutes les âmes s'élèvent pour tomber aussitôt, triomphatrices d'un jour. Ils accueillent tout et n'adoptent rien; ils ne lient que des amitiés d'un soir; ils ressentent, à chaque tournant de leur curiosité, la tristesse confuse du voyageur quittant un beau pays. C'est la mort de nos amours qui déblaie notre âme pour de nouvelles amours.

On rapporte du premier des analystes de ce temps, de M. Taine, un mot hautain dont la candeur éclaire nettement ce véritable carnage qu'est, dans l'ordre intellectuel, la vie de ces infatigables conquérants d'âmes. Ce maître rencontre-t-il un homme

intéressant par sa force naturelle, par l'expérience acquise ou par ses singularités, il l'entraîne à l'écart, le presse de questions, le sollicite de toutes parts jusqu'à ce qu'il en ait vérifié les limites puis s'écartant : « Je l'ai épuisé ! » pense-t-il.

Il a connu, lui aussi, cette desséchante ardeur psychologique, le vieillard Siméon, de qui parlent les Évangiles, celui qui, étant entré en relations avec l'Enfant Jésus et l'ayant attentivement observé, s'écria du même ton que Taine : « Maintenant que je vous ai vu, Seigneur, vous pouvez mourir ! » Ce Siméon, avec un grand sens des nécessités de son époque, prévoyait le drame du Calvaire et, très renseigné sur les personnalités de la Judée, il désirait connaître les prétendants possibles à ce grand rôle.

Les rédacteurs des Évangiles, dans un

but facile à comprendre, dénaturèrent légèrement ses paroles ; de ce curieux, ils firent un adorateur du Christ. En cela, du reste, ils commirent plutôt une erreur qu'une habileté ; l'illusion dans laquelle ils donnèrent est commune à tous les hommes de parti que nous approchons pour mieux les étudier ; nous nous prêtions, ils crurent que nous nous donnions. Mais où voit-on que Siméon ait embrassé les nouvelles doctrines ? Il fit causer l'illustre initiateur, et l'ayant compris : « Maintenant que je vous ai vu, conclut-il, vous pouvez mourir, Seigneur. » C'est-à-dire qu'il engageait Jésus à suivre sa Passion, mais se récusait d'y participer.

Aucune passion, mais les comprendre toutes ! c'est la formule des analystes.

Esprits vastes et mornes, ils évoquent à l'imagination ces plaines d'eaux où se reflétaient en fuyant les voluptueuses galères de Cléopâtre. Mais posséder les furtives images de toutes les souffrances et de tous les bonheurs, cela valut-il jamais pour remplir nos jours une seule fièvre émouvante?

Certes, avec quelque habitude des gestes et des formules convenues, vous découvrirez une forte variété de caractères qui pourront vous distraire. Le monde des arts et les couloirs de la politique, les salons et la rue, la Bourse et le Palais, autant de théâtres où, sans grand effort, se trouvera au bon fauteuil d'orchestre celui qui sait utiliser les libertés de 1789. Mais si des poètes naïfs, des heureux, des habiles sans générosité, et des sots prétentieux défilent

au bout de ma lorgnette amusée, bientôt mon cœur dispersé s'attriste à ce panorama, comme il fit dans les salons de La Tour. Des figures! Des figures! Ah! qui me délivrera de tant de figures?...

Ici l'analyste méprise un peu ma rapide satiété et me raille :

— Si tant de visages marqués par la vie ne vous suffisent pas, dit-il, joignez-y le petit Bara qui fut historique en montrant son derrière.

— Ah! le derrière du petit Bara! J'en ferais grand cas, si je pouvais participer à l'héroïsme dont il est le geste!

Se passionner autant que n'importe quel passionné, tel serait le bonheur profond.

En vain voudrions-nous borner notre jeune instinct au rôle d'observateur! Amusement d'épiderme! Sous ce masque de

curiosité distraite, je vois l'analyste qui bâille. « Puissances invincibles du désir et du rêve! s'écrie Taine, on a beau les refouler, elles ne tarissent pas. » La vie n'est qu'un spectacle, disait l'analyste, et il la regardait passer des hautes fenêtres de sa tour, mais chaque belle fièvre, en s'éloignant, lui laissait un de ces regrets qui, accumulés, rompront la digue : l'analyste un jour se laisse envahir par son rêve. Pas plus que Taine et les autres, La Tour n'y a échappé : cet observateur minutieux se préoccupa de systématiser le monde.

La Tour philosopha sur son art d'abord, puis sur l'organisation des sociétés et, dans son désir d'embrasser l'univers, il en vint à régler le cours des astres. Sa manie était de dégager l'harmonie qui gouverne les choses. C'est le dernier mot des observa-

teurs; ils veulent ordonner cette masse d'objets particuliers dont ils se sont fait des images précises. De telles passions, débridées dans des âmes qui longtemps se raidirent, poussent souvent jusqu'à la folie. Le panthéisme de La Tour offre au moins des bizarreries. On nous montre cet observateur minutieux qui dans ses promenades s'adresse aux arbres et, les serrant dans ses bras, leur dit : « Bientôt, mon cher ami, tu seras bon à chauffer les pauvres. » Dans son rêve métaphysique, pour aider à l'incessante transformation de la matière et parce qu'il était convaincu de l'unité de la substance, il dévora parfois ses excréments.

Voilà de fâcheuses méthodes. La Tour n'était pas doué pour saisir cette âme du monde qu'il entrevoyait. Ce merveilleux

physionomiste prêtait à l'univers une figure insuffisante. Je ne m'en étonne pas, ayant vu à ce musée de Saint-Quentin son portrait peint par Perroneau. « La Tour, écrivais-je aux marges du catalogue, fait l'insolent, mais ne domine pas ; c'est un valet qui observe les invités, ce n'est pas Saint-Simon. » Pensée exprimée trop durement ! Mais on entendra qu'il ne s'agit ici que de hiérarchie intellectuelle. Je veux dire que La Tour n'était pas de force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'observer.

A Saint-Quentin toujours, on le voit peint par lui-même et voici la note que je pris : « Ce qui frappe tout d'abord dans cette tête de Picard agile, c'est qu'un tel homme devait être merveilleusement doué pour tous les arts manuels. Il voit les choses par le dehors, il excelle à saisir leur

agencement. Certes il se préoccupe des pensées et des affections de l'âme, car il voit combien elles modifient les physionomies, mais il n'a pas l'amour de l'âme. Il ne s'émeut pas des passions qu'il épie. »

La Tour fut panthéiste pour avoir constaté une harmonie générale sous l'apparente diversité des choses, mais il ne posséda jamais de révélation intérieure, d'instinct religieux. Ce descripteur ne fut pas un intuitif. Les esprits de cette race ignorent que le seul inventaire vraiment complet de l'univers, c'est une ardente prière d'amour.

Observer, prendre des notes, les rassembler systématiquement, toute cette froide compréhension par l'extérieur nous mène moins loin que ne feraient cinq minutes d'amour. Nous ne pénétrons le secret des

âmes que dans l'ivresse de partager leurs passions mêmes. C'est la méthode où se rejoignent les grands analystes et les purs instinctifs. Michelet mal renseigné sur l'Inde védique, sur les Iraniens, les Egyptiens et les Juifs, les enveloppe d'un tel nimbe d'amour qu'il les éclaire (dans sa *Bible de l'Humanité*) mieux que ne font les savants mémoires des érudits spécialistes. De même, pour adoucir l'agonie de son amant, je me fie plus aux soins délicats d'une maîtresse qui juge la plaie avec les yeux de sa tendresse qu'à toute la science des hygiénistes. Et encore, s'il s'agit de comprendre la direction de l'univers et la vie qui emporte tous les êtres, seuls verront loin les passionnés. Un jour qu'une fille jeune dansait sur la table branlante d'un mauvais lieu d'Andalousie, ses seins

frémissaient moins que les cœurs des matelots ivres qui, pour quelques pesetas, l'allaient posséder. Or, je le vis, ces hommes grossiers, en cet instant, communiaient avec cette femme et avec la vie universelle d'une façon plus étroite que ne firent jamais les hommes à systèmes, et de celle que dévoraient leurs yeux enflammés ils se faisaient une image incomparablement plus vivante qu'aucun des chefs-d'œuvre d'observation suspendus par La Tour dans les froides salles de Saint-Quentin.

Avril 1890.

LA LÉGENDE D'UNE COSMOPOLITE

Aux néo-catholiques.

Certains lieux fameux dans l'histoire de la sensibilité humaine portent nos âmes au delà de nos propres émotions et nous communiquent les fièvres qui les remplirent un jour. Telle la plage d'Elseneur, où l'obscur Hamlet lamentait la mort de son père et ses chagrins personnels ; telles les chambres trop étroites d'Auxonne, de Dôle et de Seurres, où le jeune Bonaparte essayait en écritures déclamatoires son

génie qui, si les trônes n'avaient pas été vacants, nous eût donné un Byron. Ce sont là des *stations idéologiques* aussi puissantes sur l'imagination que telles stations thermales sur des tempéraments déterminés, et les pèlerinages catholiques font voir merveilleusement que cette méthode d'exaltation intellectuelle réunit toutes les conditions pour tourner en passions la curiosité et le respect.

Mais chaque génération se choisit ses lieux de dévotion préférés, et c'est même dans ces élections que se révèlent les variations de la sensibilité. Qui de nos jeunes gens les plus récents songerait à s'émouvoir devant la maison close de l'avenue d'Eylau où s'éteignit une gloire retentissante? Nos jeunes aînés, tel M. Catulle Mendès ou encore M. Camille Pelletan, doivent nous

plaindre de cette froideur, et même ils suspecteront notre bonne foi si j'ajoute qu'indifférents à la dernière demeure de Victor Hugo, nous sommes émus par certain petit hôtel du quartier Monceau! Certes, le sens de la mesure nous garde d'opposer *notre goût* à *leur culte!* mais nous sommes de ces dévots qui s'attardent dans une chapelle plutôt qu'à l'église cathédrale. Au 61 de la rue de Prony, vécut quelques années et mourut Mlle Marie Bashkirtseff, bien faite pour passionner ce millier d'intelligences dégoûtées, dont le ton attirant et irritant depuis quelques années intéresse la critique. Leur trait principal est peut-être que, froissées par toute inélégance, elles sont cependant plus soucieuses d'éthique que d'esthétique; elles aiment, pour tout dire, la vie intérieure des êtres plus que

leur pittoresque extérieur. La monographie qu'a laissée cette jeune fille et qu'on a publiée sous le titre de *Journal de Marie Bashkirtseff* les satisfait mieux qu'aucune composition de nos écrivains de métier.

Je ne referai pas la biographie de Mlle Marie Bashkirtseff, d'autant mieux connue que c'est des détails de sa vie que ses fidèles nourrissent leur culte. Cette jeune fille, en dépit de ses succès de peintre, en dépit de sa mort cruelle à vingt-six ans, en dépit même de ses dons d'écrivain, les passionne uniquement par la sensibilité particulière dont elle vivifia les moindres circonstances de sa vie. Nulle existence qui offre une plus instructive collection de ces traits de clairvoyance et d'ardeur morale si fort à la mode chez les intellectuels d'au-

jourd'hui. Offert par une jeune fille, et par une fille parée du charme russe, si brutal et si raffiné, un tel état d'âme devait acquérir sur des jeunes gens un prestige particulier, et, en vérité, il leur inspire un sentiment voisin de l'amour, sans lequel il n'est pas de féconde méditation.

Sans doute, cette façon de concevoir la vie qu'expose M[lle] Marie Bashkirtseff, vingt autres l'ont affichée. Mais avaient-ils de cette enfant élue la souplesse, la spontanéité et toute la sève vivifiante? Sur aucun des plis de sa robe, je ne retrouve cette poussière de bibliothèque dont les plus vivants de nos contemporains sont enlaidis. Et pour nous révéler le sens de nos propres sentiments, telle est la force d'une beauté sincère que nulle part je n'ai mieux approché la formule des âmes de demain que dans

la petite maison de la rue de Prony. J'y allais par ce court chemin que la jeune fille elle-même parcourut tant de fois, alors qu'elle visitait Bastien Lepage mourant dans cette maison de la rue Legendre, où, par une rencontre qui me touche, j'ai succédé au bon peintre qu'elle aima comme un frère. La mère inconsolée de celle que nous rappelons m'a dit comment Bastien Lepage, apprenant la fatale nouvelle, cacha ses pleurs contre les coussins où lui-même n'avait plus que trois mois à attendre la mort. Mlle Bashkirtseff fut victime de ces miasmes terribles qui volent épars dans Paris ; j'ai vu sur son bureau Kant et Fichte ouverts à des pages passionnantes dont la mort interrompit pour elle la logique. Ses livres, ses tableaux, quelques menus objets d'un usage familier, et son image à tous

les âges font de ce petit hôtel un touchant oratoire où la piété maternelle continue à servir, comme elle fit pour la jeune vivante, l'âme élégante et d'infinie ressource qui s'est effacée.

L'hôtel de la rue de Prony, la villa de Nice pleine de roses qu'elle aimait et le tombeau du cimetière de Passy, c'est à Mme Bashkirtseff qu'il appartient de les maintenir, mais cette émouvante jeune fille, nous sommes quelques-uns de sa race spirituelle qui la gardons dans notre imagination et, s'il est permis, près de notre cœur. Or, après six années, quand elle a pris dans la mort un recul suffisant, ne convient-il pas que, pour parfaire cette figure exceptionnelle et pour en dégager toute la valeur symbolique, nous lui organisions sa *légende*?

I

NOTRE-DAME DU SLEEPING-CAR

Et tout d'abord, admettrons-nous que le petit hôtel de la rue de Prony fasse un cadre satisfaisant à la plus inquiète des cosmopolites ? Quand nous la chérissons pour son ardeur, pour ses dégoûts et pour sa compréhension, est-ce parmi ses toiles, est-ce même dans notre Paris que notre rêverie l'évoque ?

Nullement. Voir en elle un peintre ou une Parisienne, c'est étrangement la réduire. Sans doute, ces tableaux que Mme Bash-

kirtseff a refusés aux sollicitations de tant d'étrangers — des Américains surtout, passionnés pour cette étrange jeune fille — font voir un grand sens de la nature et beaucoup de bonté. On le constate d'ailleurs à toute ligne de son *Journal*, sa clairvoyance des insuffisances de la nature n'excluait pas chez elle la pitié : sa susceptibilité de délicate ne l'empêcha jamais de percevoir ce qu'il y a d'immortel dans les plus humbles fragments de l'univers. Elle possédait le don précieux d'être pénétrée par la douce lumière qu'il y a dans le regard des chiens interrogeant leur bon maître. Mais précisément, sourions qu'elle ait prêté de l'importance au talent, elle qui possédait la chose essentielle et si rare : une intelligence indulgente. Et s'il faut la goûter de ce qu'elle ne méprisait pas tous ces gens de

l'atelier Julian où elle étudiait la peinture, s'il est vrai qu'elle se diminuerait et nous irriterait en montrant à leur égard les sentiments qu'ils inspirent, pour d'insuffisantes raisons, à des notables mal cultivés, du moins affirmons que le goût qu'elle leur montra était compréhension, mais non pas identité. Elle les appréciait, mais en se gardant. Nous ne voudrons pas, sous peine de déformer sa physionomie, l'installer dans notre mémoire comme une artiste peintre.

Précaution essentielle ! et toutefois je doute, tant cette jeune fille se donnait à ses enthousiasmes, qu'elle ait jamais pris une conscience nette de cette différence que ses admirateurs sont bien forcés d'établir entre elle et nos meilleurs ouvriers d'art. Par quelle délicieuse naïveté s'attardait-elle à rivaliser avec Mlle Dupont? En vérité, il eût

été fort opportun qu'on indiquât à Mlle Bashkirtseff la doctrine qu'elle était autorisée à pratiquer, la doctrine du suffisant dédain !

Le suffisant dédain eût enseigné Marie Bashkirtseff à considérer les peintres, les écrivains, les artistes, simplement parce qu'ils ressentent des émotions qu'elle éprouvait elle-même. C'est pour cette qualité de leur sensibilité qu'ils méritent qu'on les classe avec honneur. Quant à leur capacité de traduire et de fixer leurs sentiments avec des couleurs, des phrases ou du marbre, elle les désigne comme des utilités agréables, voire nécessaires, dans toute maison bien montée, mais ne peut, en aucun cas, les placer dans la hiérarchie plus haut que les âmes de leur qualité. Or telle est, pour sa profondeur et son étendue, la qualité d'âme de Mlle Bashkirtseff que nos talents les plus

fêtés ne sont à ses côtés que petites flûtes près d'une partition complète. Parce qu'en cette âme, toute jeune et toute faible qu'elle fût, retentissait après tout la sensibilité humaine, je dis qu'aucune de nos meilleures flûtes ne pourrait l'exprimer entière et qu'elle les possédait toutes. Elle eut dans sa petitesse le sens de l'universel. N'ayons pas cette grossièreté de la confondre avec des spécialistes, fussent-ils d'ailleurs excellents ouvriers peintres.

C'est encore au nom du suffisant dédain, dont elle était tout animée bien qu'elle en eût mal conscience, que je ne puis comprimer sa mémoire dans Paris. Sans doute, elle désira la notoriété passagère et bruyante que donne notre ville ; je ne le lui reproche pas ; même ce serait manquer d'intelligence d'insister sur l'enfantillage du désir qu'elle

avouait pour des médailles au Salon, de la réclame dans le *Figaro*, et de la vogue dans les maisons où l'on dîne. Cela satisfaisait sa conception momentanée de la vie. C'étaient les conditions de l'existence qu'elle désirait pour l'instant. N'est-ce pas un des traits de cette sensibilité ardente dont nous révérons en elle un des types les plus complets, de ne vouloir rien laisser sans y participer? Paris méritait assurément d'être une des stations de sa sensibilité, et c'est cela seulement qu'il lui fut. M. Theuriet, qui a édité ce que possède le public du *Journal de Marie Bashkirtseff*, a insisté de préférence sur les années d'atelier, de concours et tous les petits soucis parisiens ; nous projetons de publier *in extenso* ce *Journal*, et il nous donnera de Marie Bashkirtseff vingt attitudes pour une que nous lui vîmes d'abord.

Marie Bashkirtseff avait, en effet, toute jeune, amalgamé cinq ou six âmes d'exception dans sa poitrine trop délicate et déjà meurtrie. Quand elle mourut dans cet atelier de la rue de Prony, elle possédait dans son cerveau les livres de quatre peuples, dans ses yeux tous les musées et les plus beaux paysages, dans son cœur la coquetterie et l'enthousiasme. Toute jeune pèlerine qui cherche à travers l'Europe une fièvre dont on ne se lasse point, Marie Bashkirtseff nous laisse son souvenir à chérir et sa légende à amplifier, comme la plus émouvante représentation de la sensibilité cosmopolite.

Vous pouvez vous représenter Gœthe, d'après le tableau de Francfort, étendu sous un pin décoratif dans la campagne romaine ; Byron, qui galope sur le sable jaune du Lido,

au long de l'Adriatique désolée ; Balzac, dans une chambre sombre au milieu du Paris nocturne, et qui s'échauffe méthodiquement de soucis d'argent et de grandiose sociologie ; mais de Marie Bashkirtseff, quelle image, quelles mœurs, quelle patrie ? Cette cosmopolite qui n'a ni son ciel, ni sa terre, ni sa société, c'est une déracinée. Dans le bréviaire des idéologues, pour exprimer son bohémianisme moral, si étrangement compliqué de délicatesses, par un trait un peu grossier mais significatif, nous l'inscrirons sous le vocable de *Notre-Dame du Sleeping-car*.

II

LE COSMOPOLITISME DE ROME

Et pourtant Marie Bashkirtseff, tandis qu'elle mène de prairie en prairie l'élégant troupeau de ses curiosités, et bien vite épuise les beautés qui l'avaient attirée, nous livre deux ou trois images où l'on peut profiter. Assurément, elles ne valent pas plus que des photographies instantanées. Nous ne prétendons pas saisir une des attitudes de cette inconstante, la donner comme son portrait et nous en contenter. Mais ces

instantanés fournissent des *compositions de lieu*, comme dit Loyola, à notre goût pour la méditation.

Certaines minutes de sa délicate bohème me sont particulièrement significatives.

Sous nos yeux mi-clos, l'ingénieuse complaisance que nous avons vouée à cette jeune fille nous la représente qui naît à la puberté dans un bien de la Petite-Russie. Plaines sacrées pour nous qui ne les visitâmes que d'imagination ! Sous les brouillards qu'y met notre ignorance, elles font battre de tristesse et d'impatient amour nos cœurs. Dans ce *là-bas* se forme la beauté où, j'en suis sûr, s'épanouira ce sentiment informe qui nous remplit tous, jeunes gens chez qui les torrents de la métaphysique allemande ont brisé les compartiments latins. Là-bas, c'est où Mlle Bashkirtseff reçut,

comme les choses du monde les plus naturelles, cette vigueur d'esprit et de sensualité qui nous restituera le sens de l'amour, à nous autres de qui les pères ne savaient plus que comprendre,

Mon imagination l'évoque encore qui fréquente les villes d'eaux de Bohême, verdoyantes et pleines d'une musique qui, le soir, assombrissait les âmes sans amour.

Puis elle fut à Nice, fringante sous le soleil et portant au corsage des anémones, des mimosas mêlés aux brins de tamaris.

Mais ces cadres, très suffisants pour emprisonner dans notre souvenir tant de jeunes étrangères élégantes et romanesques, ne sauraient contenir et fixer celle qui fut en outre passionnée de Spinoza. Si Mademoiselle Bashkirtseff doit être dite cosmopolite, c'est moins pour sa vie errante que

pour son intelligence. Elle put se prêter aux hivers du littoral, aux printemps de Paris, à la saison de Londres : elle s'accommodait de toutes les mœurs, car il y a dans nos modernes cosmopolites ce que les manuels du baccalauréat nous disent d'Alcibiade, qui fut à Sparte le plus austère des hommes et chez les Perses plus mol qu'aucun voluptueux. La belle difficulté ! Disons-le en passant : qu'est Alcibiade auprès de nous qui n'avons jamais trouvé notre milieu et qui tout de même vivons trente-six vies ? Rapide à posséder le suprême ton de chaque monde, Marie nulle part ne se satisfit : elle aspirait vers la fièvre du lendemain, dont les frissons lui devaient être également médiocres et vains. De là son perpétuel vagabondage, fait du désir que son âme fut la somme des enthousiasmes

et aggravé de l'insuffisance de toutes les émotions où elle avait participé ; de là aussi notre conviction raisonnée qu'après tout, la ville où cette jeunesse inquiète et magnifique se fût trouvée le moins dépourvue, c'est la cité éternelle, la ville catholique, la capitale, Rome.

Rome, en effet, malgré son caractère éminent, est moins un lieu particulier que le plus complet abrégé de la culture européenne. Elle est faite des plus graves fragments de l'humanité. Marie Bashkirtseff, élégante et nerveuse, et qui n'avait que vingt ans, ne pouvait certes s'identifier à ce colossal Panthéon, mais cette atmosphère lui offrait un peu de toutes les poussières qui, à travers le monde, avaient délicieusement desséché sa bouche, excité sa soif

de jeune pèlerine. Elle n'y était privée d'aucune des ardeurs qui l'usaient, mais faisaient pour elle tout le prix de la vie.

Oui, Rome, qui fut à tous les siècles le cœur de l'Europe, est encore telle du point particulier d'où nous l'envisageons, et s'il faut à notre imagination un lieu idéal où placer cette jeune cosmopolite qui représente pour nous la sensibilité la plus moderne, ce n'est point un autre que nous élirons. Aucun des frissons qui agitent l'humanité n'est absent de Rome.

L'art de se servir des hommes, l'art de jouir des choses, l'art de découvrir le divin dans le monde, qui sont, n'est-ce pas? les trois amusements, le jeu complet d'un civilisé, Rome les enseigne, et d'une maîtrise incomparable!

1° Est-ce la mélancolie des souvenirs,

ses trésors d'art entassés ou les intérêts religieux? mais Rome présente une variété de nations, un mélange de sociétés, un concours de politiques, d'aristocrates et d'artistes, en même temps qu'une diversité de luxe, de poésies et de douleurs telle que, pour pénétrer les cœurs rares, les grandes intrigues et l'histoire des peuples, *pour apprendre à se servir de la société*, nul séjour ne prévaudra contre celui-ci, si l'on observe d'autre part qu'aucun des hommes supérieurs qu'il réunit n'y vient pour se distraire de soi-même, mais que chacun au contraire est enfoncé plus avant dans sa manie par la gravité incomparable de cette ville.

2° *La beauté des choses*, d'autre part, c'est à Rome seule qu'on s'en fait une complète éducation, parce que loin de surgir

au milieu du monde, comme ces fleurs sans analogue que sont les arts de Florence, de Venise et des Flandres, les galeries de Rome sont composées des plus riches échantillons de la sensibilité occidentale. En décorant ses palais familiaux des œuvres de toutes les époques classiques, Rome restitue à l'art son véritable sens. L'œuvre d'art, en effet, se propose de résumer, dans une formule essentielle et avec une émotion communicative, des états psychiques et de nous y faire participer, pour nous dédommager que nous n'ayons pas la puissance ou l'occasion de les vivre. Dès lors cette ville, — de laquelle j'indiquerais aisément la faiblesse, qui est tout de même de ne voir dans la nature que la dignité humaine, — en appelant tous les arts à l'éducation de l'homme, fait l'homme du

moins plus complet. Michel-Ange semble exprimer le génie des siècles romains, — comme Tiepolo, la fête mélancolique de Venise, — Sodoma, l'ardente passion de Sienne où sainte Catherine eut ses extases, — Botticelli, la grâce cérébrale de Florence — et Watteau, le génie indulgent et exquis d'un certain Paris parisien. Or les Sybilles de Michel-Ange ne sont pas, comme les filles de Watteau, de Botticelli, de Sodoma, de Tiepolo, l'humanité raffinant à droite ou à gauche : elles sont tout l'homme poussant plus avant ses vertus, l'homme plus virilisé.

3° Au reste, les églises, quel qu'ait été le goût de Marie Bashkirtseff pour les salons et pour l'art, demeurent le véritable rendez-vous de qui voyage avec le souci des choses psychiques. Leur antique consé-

cration attire ceux-là mêmes qui ont perdu le sens des dogmes. Or, quelle ville opposerait ses basiliques à Rome ? Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, la cathédrale de Cologne, Saint-Marc de Venise, Sainte-Sophie de Constantinople, dans leur éclatante diversité, apparaissent chacune comme la fièvre mystique particulière au pays qui les éleva. Mais Rome rassemble toutes ces fièvres pour en faire une force harmonieuse et, appuyée sur trois cent quatre-vingt-neuf églises, elle fait voir à notre imagination la chrétienté entière, l'Église.

Le catholicisme! Voilà où tendent et s'expliquent tous les mouvements de notre cœur, qui n'est obscur et mal à l'aise que pour avoir accueilli les fièvres de cinq ou six peuples. C'est tiraillé par elles que le cosmopolite erre à travers l'Europe ; il les

satisferait dans la capitale où convergent toutes les nations.

Tandis que sonnait le beffroi de Bruges, Marie Bashkirtseff, qui venait de visiter les Memling, se sentait, j'imagine, un peu béguine, et une part d'elle demeurait inoccupée ; de même, par un lourd soleil de printemps si, quittant le café Quadri, elle prit le frais aux voûtes de Saint-Marc, elle s'y sentit dominée d'un rêve sensuel d'Orient et une part d'elle soupirait encore. J'ai connu ces insuffisances des plus nobles stations, mais un soir de mai, vers les cinq heures, sous le chêne de San Onofrio où le Tasse sentit sa piété, compliquée des délicatesses de l'héroïsme et de la volupté, s'exalter jusqu'à la folie, je voulus baiser cette terre romaine. Qu'à Saint-Pierre, en effet, d'autres discutent ces froids espaces

et cette pompe architecturale, pour moi j'y distingue seulement les confessionnaux qui tapissent cette immense enceinte et qui parlent toutes les langues. C'est ici le point mathématique où tous les soupirs civilisés se confondent pour former la sensibilité chrétienne. Tant d'émotions qui furent apportées sous cette coupole des points extrêmes de la chrétienté, en se réalisant dans une âme, la formeraient la moins marquée de particularités qu'on puisse imaginer et la plus capable de s'accomoder sans froissement des milieux les plus divers. L'âme qui serait faite de tous les péchés, de toutes les inquiétudes et de tous les scrupules qui vinrent ici chercher la paix, serait exactement celle que nous nous représentons sous le nom de sensibilité cosmopolite. Pour moi, jamais je ne

franchis ce seuil fameux sans qu'une émotion d'être au point le plus sensible de l'humanité m'inclinât à m'agenouiller. Là seulement, parmi ces directeurs de consciences polyglottes, j'eusse pu trouver quelqu'un qui parlât, entendît ma langue. Là seulement eût été chez elle Marie Bashkirtseff, si belle, parce qu'elle était ardente de toutes les inquiétudes de tous les peuples. Sur cette jeune barbare toute neuve, toutes les fièvres s'étaient précipitées.

III

NOTRE-DAME QUI N'ÊTES JAMAIS SATISFAITE

D'une certaine manière, des gens qui renoncent à tout et des gens qui désirent tout sont bien faits pour s'entendre. Les uns et les autres, en effet, ne se satisfont de rien ; ils ont jusqu'à en souffrir le sens du précaire, le désir de la perfection. Oui, cosmopolites et catholiques sont de la même famille, et simplement nous devons nous étonner qu'à une même époque on puisse mener par des sentiers si diffé-

rents la même poursuite de l'unité, du divin.

Afin que Mlle Bashkirtseff touchât en quels points ses sentiments s'accordaient avec le plus exalté catholicisme, et pour illustrer d'une anecdote romaine le tableau que je trace de la vertu surhumaine de cette ville, j'aurais voulu lui proposer un idéal de désintéressement auquel elle était bien digne d'atteindre. Connaissez-vous l'histoire d'Alexandrine d'Alopeus et d'Albert de la Ferronnays, telle que nous la raconte le *Récit d'une Sœur* et dont nous sommes quelques-uns à demeurer aussi émus que du *Journal de Marie Bashkirtseff*, car ce sont là deux monographies d'une sensibilité héroïque, embellies par le romanesque de la beauté et de la mort?

Mlle Bashkirtseff, qui était toute remplie

d'une ardeur un peu naïve pour les rapins et pour le dessus du panier parisien, m'eût sans doute interrompu aux premiers mots que je lui eusse dits d'un livre réservé pour l'ordinaire aux jeunes femmes un peu timorées de province. « Ne souriez pas, aurais-je pu lui répliquer, le goût que j'ai pour Albert de la Ferronnays et pour Alexandrine d'Alopeus part des mêmes préoccupations qui m'attirent vers vous. L'étrange importance que vous attribuez au talent ! Et quand, à les juger de notre point de vue d'école, il serait prouvé que leur langue est terne et leur vocabulaire banal, en voilà un bel empêchement à ma violente sympathie! Je les aime parce qu'ils ont de l'exaltation désintéressée. » Les héros du *Récit d'une Sœur* ont éprouvé l'amour pur dont Leibnitz a donné une

définition que je veux rapporter. car, avec leur sécheresse, les Leibnitz, les Comte et les Spinoza passent singulièrement les gentillesses des artistes. « L'amour pur, dit-il, c'est d'être porté à trouver du plaisir dans les perfections ou dans la félicité de l'objet, et par conséquent à trouver de la douleur dans ce qui peut être contraire à ces félicités. Cet amour a proprement pour objet les substances susceptibles de la félicité, mais on en trouve quelque image à l'égard des objets qui ont des perfections, sans les sentir, comme serait, par exemple, un beau tableau. Celui qui trouve du plaisir à le contempler et qui trouverait de la douleur à le voir gâté, quand il appartiendrait même à un autre, l'aimerait pour ainsi dire d'un amour désintéressé, ce que ne serait pas celui qui aurait seulement en

vue de gagner et de vendre ou de s'attirer de l'applaudissement en le faisant voir. » Albert de la Ferronnays poussa l'amour jusqu'à offrir sa vie à Dieu pour qu'Alexandrine d'Alopeus, une schismatique qu'il aimait, connût la vraie religion. Peu après il mourut, et, auprès du lit de leurs brèves amours, devenu par l'intensité de son vœu d'idéaliste son lit de mort, une partie de l'hostie qui allait être son viatique fut la première communion de sa jeune amante.

Combien il m'humilie déjà cet homme singulier, assez désintéressé pour souhaiter la mort entre les bras de celle qui l'enivre, afin qu'elle soit encore ennoblie par la possession de la vérité! Mais où je suis glacé de dégoût envers moi-même, c'est quand je vois celle qui prit sur les lèvres refroidies du mort un don si fort de mépri-

ser les choses périssables qu'elle s'éleva jusqu'à dire : « Lorsque j'ai été dépouillée de tout, c'est alors que mon bonheur et mes délices et mon amour ont commencé. »

Le voilà, ce sentiment du précaire et cet élan vers la perfection, par quoi sont emportés, presque aussi fort que les catholiques, ces cosmopolites qui se pressent de pays en pays, de passions en passions, enthousiastes et jamais possédés, renonçant chaque jour et désirant toujours, les yeux fiévreux et les mains sans prise, parce qu'aucune des formes passagères qui emplissent l'univers ne leur livre le non-périssable, le divin. Hautain idéalisme où communient, sans se reconnaître, le cosmopolite qui ne veut plus ni patrie, ni foyer, et le catholique qui renie même

cette terre. Nul lieu ne les contentera, hors Rome où veillent les Sibylles de Michel-Ange, dont les yeux graves font voir une âme goûtant le plaisir amer d'adorer ce qui ne meurt pas, au milieu de tout ce qui passe.

A notre cosmopolitisme, à notre dilettantisme, à notre cher nihilisme enfin, pour dire le mot qui résume le mieux notre déracinement moral, la grande ville catholique restitue leur sens complet, en même temps qu'elle leur donne une haute allure. A sa lueur, nos dégoûts et notre ardeur m'apparaissent ce qu'ils sont en réalité, des sentiments religieux. Mlle Bashkirtseff fut emportée par une injuste mort avant d'avoir profité de l'éducation de Rome. Il faut pourtant lui en assurer le bénéfice dans la légende que nous lui organisons.

Paris, par sa coquetterie et sa bonne

grâce, Londres, par l'hospitalité solide et digne de ses cercles et de ses petites maisons, Venise, par sa fièvre romantique, se font accepter du premier abord. Mais Rome est une acquisition si lourde qu'une âme de vingt ans défaille. Cette ville-là, tout épurée de vulgarité, n'est pas une jolie maîtresse qui accueille et caresse nos habitudes ; c'est une impérieuse qui froisse et rompt en nous ce qu'elle estime indigne. Qu'y fût devenue Marie Bashkirtseff ?

Sans qu'on puisse en douter, son bohémianisme, qui n'était d'abord que l'agitation d'une petite barbare de race jeune et avide, et que Paris transforma en recherche de la culture, Rome l'eût élevé au point qu'il fût devenu le mal familier aux grands idéalistes qui se lassent de tout parce que, seule, la perfection les satisferait.

Honoré soit-il, ce sentiment du précaire qu'eut avec tant d'intensité cette petite fille. Nous avons eu raison d'y méditer. Il nous fait participer à ces mépris supérieurs que ressentent pour la réalité, pour leur moi actuel, tous les hommes soucieux de l'univers qu'ils renferment en puissance et du moi supérieur qu'ils ne sont pas encore. Maintenant que je lui ai constitué toute sa valeur légendaire, celle que je saluais du nom bassement moderne de *Notre-Dame du Sleeping-car* nous apparaît une représentation de la force éternelle qui fait surgir des héros dans chaque génération, et, pour qu'elle nous soit de bon conseil, cultivons sa mémoire sous le vocable hautain de *Notre-Dame qui n'êtes jamais satisfaite.*

1890

TOUTE LICENCE

SAUF

CONTRE L'AMOUR

LETTRE A UN LECTEUR FAMILIER

SUR LA MÉTHODE DE CE TRAVAIL

Est-ce la peine d'agir, monsieur? Voici un petit travail sur les antinomies de la pensée et de l'action que je vous offre, quoique la matière en soit misérable, et précisément parce qu'elle est telle, car vous êtes un des rares individus qui la mésestimeront pour les raisons que j'en ai. Vous et moi, si j'en juge d'après le goût que nous montrons pour mes romans idéologiques, nous nous faisons des choses une concep-

tion qui rend fort oiseuse cette enquête et tout à fait ridicule le jargon de « pensée, action, monde intérieur, monde extérieur. » Mais veuillez suivre, dans cette brève préface, les motifs de ma complaisance momentanée pour ce détestable langage et pour le tour d'esprit qu'il dénonce.

Dans le premier chapitre intitulé *Enrégimentement de la jeunesse*, j'ai décrit des jeunes êtres qui, tout ardents d'une naïve curiosité du monde extérieur et éperonnés par l'éloquence véritable de personnes éminentes, s'emballent pour cette agitation vague qu'ils nomment *l'action*. Dans le second, *Eloge du scepticisme*, j'ai opposé à ce troupeau simpliste le caractère de personnes qui, dans leur goût pour leurs vrais instincts, ont trouvé la clairvoyance. Puis cette antithèse posée, je me suis soucié de

convaincre plus que d'humilier, et dans un troisième morceau, j'ai tâché de concilier ces antinomies. On goûtera peut-être l'ingéniosité de la méthode par où j'amène à nos conclusions habituelles ceux de qui le tempérament tout d'abord s'effaroucha.

Les snobs, si je suis bien renseigné, distinguent du professeur qui enseigne chez soi celui qui se rend à domicile. C'est ce dernier qu'ils placent le plus bas et que j'ai voulu être dans cette brochure. Je suis allé trouver chez eux ceux que je voulais enseigner. J'ai accepté leur atmosphère, j'ai admis leur vocabulaire et j'ai paru me plier sur leurs mœurs intellectuelles. Par habileté pédagogique, j'ai adopté durant quelques heures cette distinction de la pensée et de l'action qui leur est familière

et qui est bien, n'est-ce pas, la plus extra-ordinaire imagination de malheureux qui voient avec leurs yeux, entendent avec leurs oreilles et n'ont aucun tact intérieur.

Assurément le moi seul existe. Il n'y a pas un monde extérieur, étranger et hétérogène par rapport à la conscience. Une telle conception est le produit d'un développement philosophique incomplet. Outre qu'elle est basse, elle a des conséquences déplorables. Car dès l'instant que la vie sensible, le monde extérieur et tous les intérêts qui s'y rapportent sont un pur néant, sans valeur ni réalité en eux-mêmes, les efforts dont elle est le principe et le but sont également vaine agitation et néant. Ainsi disparaissent ces douloureuses contradictions de la pensée et de l'action que les hommes, depuis des siècles, s'essayent à

résoudre. L'action, c'est vouloir agir sur le monde extérieur, et si celui-ci n'existe pas, nous ne pouvons qu'agir sur notre moi pour qu'il épanouisse l'unité naturelle des mille parts qui le composent : c'est la méthode de la culture du moi. Toutefois le vulgaire croit à l'existence d'un monde extérieur, et il faut compter avec cette illusion qui a pris, depuis quelques siècles, une importance considérable.

D'où tenons-nous cette notion erronée ? Mon ami Georges Montière la rapporte à Adam et Ève qui en furent affligés pour avoir désobéi. Eux qui vivaient avec tant d'aisance, soudain ils se troublèrent et se distinguèrent des choses : ils n'étaient plus en harmonie avec eux-mêmes. Ces deux juifs prolifiques ne sont pas seulement les pères de tous les hommes, mais encore de

toute illusion. Sitôt exclus de l'état d'âme qu'on appelle le Paradis, ils commencèrent à agiter le problème des antinomies de la pensée et de l'action. Moins préoccupé de la Kabbale que de Fichte, Téodor de Wyzewa estime que le monde extérieur n'est qu'une invention du Moi mal clairvoyant, mais qu'à force de se transmettre par l'hérédité, il existe, c'est-à-dire qu'il est inné dans notre Moi actuel. L'univers est notre invention, mais tel que nous ne sommes plus à même de le supprimer. Ainsi l'une et l'autre explication, la métaphysique comme la religieuse, s'accorderaient (et là elles ne contredisent nullement les hypothèses scientifiques sur la formation de conscience dans la série des êtres) à faire du monde extérieur une sorte de péché originel, une façon de voir qui

est en nous comme une tare de naissance. Il est impossible de s'en purger complètement. Et bien que le monde extérieur n'aie pas devant la pure raison le droit d'exister, on peut dire cependant qu'il est en train d'exister. Il y a en faveur de cette erreur des sens comme un droit de prescription ; pour ne l'avoir pas repoussée assez rapidement, elle a pris propriété dans les parties basses de notre être.

De là l'attitude que j'ai adoptée à son égard. Les quiétistes disaient des erreurs de leur chair : nos sens peuvent commettre tous les péchés qu'il leur plaira ; ces choses sont trop laides pour que nous souillions notre âme à les surveiller. Et nous aussi, nous méprisons trop cette conception de la réalité du monde extérieur pour nous dépenser à protester continuel-

lement contre les basses parties de notre Moi qui inclinent vers cette grossière et héréditaire illusion. Il y a en nous un certain nombre d'appétits qui ne peuvent se satisfaire que dans cette relation avec le monde des apparences, dite vie active. Je leur ai trouvé là des joujoux ; et la certitude que j'ai de l'inanité du but qu'ils poursuivent me laisse une parfaite indifférence quant aux résultats, et une profonde paix intérieure tandis qu'ils bataillent contre des apparences.

Cette méthode si forte, si lumineuse, j'y atteignis aux dernières pages de l'*Homme libre*. Concession apparente à l'illusion du monde extérieur, mais grâce à cette tactique je poursuivais avec plus de liberté la culture, l'épanouissement de mon moi. On vit dans *Le Jardin de Bérénice* que j'étais

bien près d'atteindre à l'Unité, de résoudre les contradictions de l'Univers et du Moi qui le crée. Dans un livre prochain, l'*Ennemi des lois,* j'espère surmonter encore quelques difficultés.

Mais ces petits romans idéologiques, nés d'une prodigieuse susceptibilité cérébrale, ne valent pas pour le vulgaire. Une partie du public s'effaroucha du paradoxe, presque sans exemple, d'un jeune homme qui tient pour étrangers, pour « barbares », tous les hommes, fussent-ils des maîtres éminents, et repousse comme choses étrangères ce que le siècle a jusqu'à présent tenu pour le plus précieux et le plus sacré de sa civilisation. Ma méthode valait pour des esprits qui constatent douloureusement à vingt ans la contradiction et le sans racines de toutes les notions dont on les a chargés.

Ils partent de cet état général pour y remédier ; ils trouvent une force même, comme des ressorts courbés, dans la contrainte qu'ils en subissent. C'est en niant qu'ils s'acheminent vers l'affirmation. Mais de nombreux jeunes gens d'autre race, par ces négations sont choqués, désorientés. C'est qu'ils n'ont pas ressenti si vivement la contrainte des barbares. Leur répugnance à me suivre, leur protestation même m'ont fait réfléchir. A divers symptômes, j'avais distingué qu'en dépit de cette mésentente, ces esprits sont trop nos contemporains pour ne pas élire la même vérité que nous. Évidemment j'avais été un démonstrateur maladroit. Et voilà pourquoi, renonçant à faire venir chez moi ceux que je voulais enseigner, je suis allé les trouver à domicile.

Comme leurs âmes nullement révoltées, pas même indépendantes, répugnent à la table rase où je les engageais, j'ai décidé d'utiliser les notions dont ils sont imbus. Puisqu'ils croient à la politique, à l'enseignement, à la littérature, tels que le siècle les vante, je vais en raisonner avec eux sans les contredire. J'exposerai purement et simplement la vérité comme elle est en elle-même, sans me préoccuper de la mettre en contradiction avec l'erreur, et vous verrez que j'obtiendrai l'assentiment involontaire d'esprits qui ont moins d'objection à nos affirmations que d'effroi de nos négations. Leur grande répugnance est de se prononcer contre des opinions qu'ils ont préjugées, mais ils arriveront à admettre qu'il n'y a qu'une loi : l'amour; qu'une barrière : faire de la peine à un être. Ils

admettront encore que cet amour, nulle argumentation, nulle éloquence véritable ne peut nous le faire ressentir, rien que le retrouver en nous où il est toujours. Insensiblement ils arriveront ainsi à la seule méthode, c'est l'exaltation du moi et sa culture, — qu'il fallait démontrer.

Ainsi cet essai sur les antinomies de la pensée et de l'action, c'est, transposé dans un autre plan, le problème agité dans ces livrets *Sous l'œil des Barbares, Un Homme libre,* le *Jardin de Bérénice* et l'*Ennemi des lois*. Je transporte en plein vent la culture que j'avais créée dans ces jardins fermés. Et que j'y réussisse, cela vaut à mes yeux comme une vérification de l'excellence de ma méthode. Car ce qui distingue un raisonnement d'un jeu de mots, c'est que celui-ci ne saurait être traduit.

CHAPITRE PREMIER

(THÈSE)

L'ENRÉGIMENTEMENT DE LA JEUNESSE

On parle beaucoup de l'*Association des étudiants de Paris*. M. Lavisse la patronne, les moralistes y interrogent « la nouvelle génération » et les opportunistes l'accaparent. C'est au juste un cercle où se réunissent les jeunes gens qui étudient dans les diverses facultés. On ajoute que c'est le lieu où se prépare l'âme de la patrie. Tout d'abord vous ne saisissez pas le rapport qu'il y a entre un café, une salle de billard,

un salon de lecture, fussent-ils à bon marché, et un développement moral quelconque. Mais c'est précisément le caractère de la philosophie de percevoir des rapports qui échappent au commun, et M. Lavisse, grand organisateur de ces associations d'étudiants, est un des philosophes les plus actifs de cette époque.



J'ai assisté au début de ces associations. La première qu'on essaya en France fut fondée à la faculté de Nancy où j'étudiais. Ayant loué une salle de brasserie et rédigé des statuts, quelques personnes discoururent. Avec une belle chaleur de patriotisme, ces orateurs disaient que ce groupement fortifierait notre sentiment de la dignité des

professions intellectuelles. A dire vrai, les étudiants s'en faisaient déjà une idée considérable, de leur dignité : par orgueil professionnel, ils tiraient la sonnette des bourgeois, expulsaient des bals, avec des épithètes dégradantes, les employés de commerce, et dans les lieux publics tapageaient pour qu'on fît des prix réduits à leur corporation. On voit que leurs soirées étaient remplies du sentiment de leur dignité, avant même qu'ils eussent une association. Mais à minuit elle rendait vraiment des services. Quand tous les cafés étaient fermés, son local restait ouvert ; on s'y réunissait pour manger des escargots, qui sont les huîtres de l'Université.

C'était là le plus net avantage. Nos orateurs ne le méconnurent point ; et faisant allusion à ces loisirs élégants, ils disaient

dans les séances officielles : « Gardons-nous de blâmer ces gaies réunions où les jeunes gens fêtent ensemble leur jeunesse ! C'est là qu'ils resserrent des liens qui les uniront à travers tous les malentendus de la vie. Ah ! qu'elles sont riches en bénéfice pour l'existence entière, ces camaraderies sans calcul de la vingtième année ! »

Éloquentes promesses, mais trop vaines ! Ils se sont évanouis, les espoirs que j'avais fondés sur les escargots de minuit. Ceux-là qui les avaient mangés à mes côtés ne voulurent plus s'en souvenir quand ce m'eût été avantageux. Dans cette association, ne mettions-nous donc en commun que l'insupportable fumée de nos cigares ? Ces camarades promis à toute ma vie, du jour que des nuances distinguèrent nos intérêts, me méconnurent. Il y a peu, à

Nancy, les plus jeunes, mes successeurs sur le tableau de l'association, me tiraient la langue dans les réunions publiques, et mes contemporains, mes vieux camarades pourtant, allèrent jusqu'à me traiter de césarien, encore que j'eusse été leur sous-bibliothécaire !

Je crois donc judicieux de s'en tenir à voir dans ces associations une facilité offerte aux étudiants pour qu'ils se donnent du confort et du plaisir à bon marché. Moyennant une faible cotisation, les voilà largement installés. Fort bien, mais aussi les voilà enrégimentés.

L'Association rassemble des jeunes gens qui vivaient par petits groupes, puis elle les place, en dehors même des cours, sous l'influence de leurs professeurs : elle substitue aux anciens étudiants si variés de

mœurs, de tendances, de doctrines, un type uniforme. C'est cette mainmise sur l'initiative de la jeunesse que je considère comme très grave.

L'étrange rage, cette manie moderne de donner une façon commune à tous les esprits et de briser l'individu ! Pousserons-nous jusqu'à la folie notre esprit scolaire ? Déjà aux enfants, sous la discipline des collèges, on impose, quelque différentes que soient leurs natures, la même culture, les mêmes mœurs. Tous, d'un bout de la France à l'autre, à heures fixes, ils ont le devoir de parler, de remuer, de lire des livres qu'ils n'ont pas choisis, et d'écrire des phrases qu'ils n'ont pas comprises. Nulle concession à la liberté d'une intelligence qui se cherche ou d'un tempérament qui se forme.

Après cette éducation criminelle, dont la majorité de chaque génération sort hébétée et bonne seulement pour le mécanisme des basses administrations et de la magistrature, on rendait du moins aux jeunes gens une part de liberté intellectuelle. Ceux que n'avait pas estropiés le brodequin des règlements se mettaient à chercher leur voie. En dehors des cours de la Faculté, ils avaient le droit et la facilité de découvrir leur personnalité. Alors des hommes naissaient.

Oui, jusqu'à cette heure, la vie d'étudiant après le lycée, c'était l'affranchissement. Et voici que sur ces libérés, sur ces enfants à qui la société faisait quelques années de demi-indépendance pour qu'ils pussent se choisir un rêve de vie, vous mettez la main ! Une main d'ami, dites-vous, de

camarades aînés qui veulent s'associer aux efforts de la jeune génération ! Vaine rhétorique ! Des maîtres et des élèves ne collaborent pas ; si discrète que soit votre intervention, les idées que vous croyez leur conseiller, vous les leur imposez : cela par l'autorité de votre science et de votre âge, et aussi parce que je vous défie, éminents connaisseurs d'hommes, de découvrir leurs véritables instincts qu'ils ignorent encore eux-mêmes. On n'aide pas sans la froisser une âme de vingt ans qui veut éclore.

La force de l'intelligence et de la sensibilité appartient à ceux-là seuls qui vivent dans un contact sincère avec leur moi. De quelque ordre de la pensée qu'il s'agisse, l'originalité est à celui qui pratique la recherche de la vérité dans toute sa franchise, sans intermédiaire, sans convention, mais

tâtonnant jusqu'à ce qu'il touche le fond vrai de sa nature. Tant de maîtres excellents, tant d'honnêtes camarades ne compensent pas les fortes méditations intérieures que leur présence rend impossibles. En vérité, je ne vois pas les Taine, les Renan, les Michelet nourrissant à vingt ans leur esprit dans ce maigre pâturage de deux mille jeunes gens de la petite bourgeoisie. qui n'ont à mettre en commun que leur misérable expérience de lycéens, leur timidité héréditaire et leur tapage de basochiens !

Ah ! chère jeunesse de notre Michelet qui s'enfermait dans les tendres soucis du foyer et dans la conversation d'égal à égal avec les génies de l'humanité ! Son cercle et tout son confort, c'étaient les bibliothèques qui lui semblaient belles comme des tem-

ples, parce qu'il y portait un cœur que n'avaient pas affadi la société des médiocres et leurs vaniteuses discussions ! Ah ! les douceurs et les amertumes également fécondes de la vie solitaire ! Cette piétié de soi-même, ce culte des nuances intérieures, cette comparaison de son moi avec les plus illustres sensibilités, tout cet égoïsme innocent du jeune homme qui vit isolé, c'est la conception religieuse de la vie, c'est une aurore d'idéalisme dont le bénéfice demeure à l'esprit dans toutes les phases de son développement.

Comment connaîtrait-il la fièvre qui monte du sable humide des jardins du Luxembourg, le troupeau de l'Association ? Le souffle qui sort de ces platanes et qui conseilla tant de génies adolescents n'est guère entendu de celui qui

dispose d'une salle de billard, de deux cents journaux, de consommations à prix réduits et de deux mille camarades dont quelques-uns chantent à ravir la chansonnette.

Mais si la vie intérieure leur manque, auront-ils au moins l'enseignement de Paris? Dans cette abondante végétation, dans cette énorme activité où le jeune homme s'instruit, cherche sa voie, découvre le sens de son époque, un ami ou deux suffiraient, pour raisonner avec eux le soir sur les impressions de la journée ; mais tant de camarades lui font un monde d'où il ne sortira plus.

Pourrait-il leur échapper? Je ne sais, mais il n'en a pas plus le désir. Ils lui sont un milieu matériel avec ce cercle, ces commodités : bien vite ils lui seront aussi un

milieu moral ; ils lui font son atmosphère. Au cours de la faculté, puis dans la salle de café, de lecture ou de billard, il les retrouve : de chacun d'eux il reçoit précisément les idées qu'il a lui-même, ses préjugés, ses ignorances, un bagage vulgaire comme tout ce qui naît des hommes assemblés, car c'est une loi constante : mettez des jeunes gens ensemble, les plus distingués baisseront, les pires monteront, et il se fera un niveau de médiocrité.

Il vit, dites-vous, dans un centre immense, dans la ville où la variété des idées, des faits, des caractères et des points de vue est illimitée. Vaine apparence ! Prisonnier enchanté des habitudes faciles que lui fait son association, il aura passé six années à Paris sans rien ramasser de ce trésor étalé.

Peuvent-ils me contredire les hommes considérables qui patronnent ces associations? Comment se refuser aux principes où je me résume :

1° Des jeunes gens qui se réunissent ne mettent en commun que leur médiocrité, car ils ne trouvent de point de contact que dans leurs parties les plus vulgaires.

2° C'est au jeune homme à se trouver sa loi morale, sa conception du bonheur. Toujours des maîtres! des organisations! Vous pesez sur la France jusqu'à l'étouffer. Il n'est de vérité utile que celle trouvée par un esprit s'orientant lui-même selon les instincts obscurs de sa vingtième année.

C'est que j'examine la question du point de vue des jeunes gens. Mais pour M. Ferry, qui discourait hier à leur ban-

quet, l'humanité est une vaste plaine où il s'agit de récolter des électeurs. Il a bien souci d'aider ces nouveaux venus à faire aboutir l'inconnu qu'ils portent en eux! Convaincu qu'en sa politique est la vérité éternelle, il plierait volontiers toute cette génération de demain sur le modèle un peu défraîchi de M. Reinach. Pour un politicien illettré l'*Association* n'est qu'un instrument.

Si M. de Vogüé d'autre part témoigne une chaude sympathie à ce groupement, cela lui vient d'une tendance très naturelle à admettre la réalité objective des nobles adjectifs où il se plaît. Quand il a parlé avec cette belle émotion ornée que vous lui connaissez de « l'âme de demain », des tristesses de cette « fin de siècle » et des espoirs de la « nouvelle génération », a-t-il

le droit de douter de l'institution qui lui servit de prétexte?

Quant à M. Lavisse enfin, il lui fallait un milieu où son activité, ses qualités de directeur d'hommes et d'organisateur pussent se jouer. Tout esprit de valeur et qui se sait digne d'un rôle se crée fatalement son théâtre et son public. En vérité s'il faut que nos futurs notaires, médecins, avocats et substituts jouent au billard à prix réduit pour que M. Lavisse développe son très noble idéalisme patriotique, je n'hésite pas à me résigner.

La vie de la plupart des étudiants, j'en conviens, se passa toujours en menues fêtes vulgaires et dans une complète insouciance intellectuelle ; le caractère officiel qu'ils donnent aujourd'hui à leurs petits plaisirs et à leurs vagues recherches mo-

rales aggravera-t-il beaucoup leur médiocrité?

Pour ceux d'entre eux qui ont de la personnalité, j'espère bien qu'ils répugneront à cet enrégimentement, à toute promiscuité avec la foule des demi-étudiants.

CHAPITRE II

(ANTITHÈSE)

ÉLOGE DU SCEPTICISME

Pour ma part, je suis si peu sceptique, au sens ordinaire du mot, que je ne puis pas supporter cinq minutes d'équivoque là-dessus, et dès ce début je tiens à déclarer ce qui ressortira de ma description : le sceptique que je loue n'est pas l'homme frivole qui effleure toutes choses et en sourit pour se dispenser de les pénétrer, mais celui qui, considérant avec clairvoyance l'ordinaire de la vie, n'en a que

du dédain parce que visiblement elle est faite de choses trop misérables auprès d'un ou deux rêves, qu'il cultive avec l'ardeur d'un croyant, lui, prétendu sceptique.

Des gens voudraient que nous participions à leurs tracas pompeux, à leur niaise trépidation, mais la pauvreté et le fugitif de tout cela nous apparaît dans un contraste trop saisissant auprès de ces grands problèmes, par exemple la *conservation et l'agrandissement de notre moi* ou encore la *préparation à la mort* qui, eux, sont d'actualité à toutes les heures de notre vie.

Et si j'ajoute qu'à cet instant, après avoir parlé de culture intensive du moi et de préparation à la mort, je me suis arrêté pour en sourire — non que ces idées ne me soient chères, mais parce que je sens combien elle conviennent mal aux impor-

tants, si vides ! que je retorque ici — j'aurai noté la forme essentielle du scepticisme que je loue.

D'une part, un amour projeté avec une telle violence que tout ce qui n'est pas son objet demeure dans une nuit profonde : et de l'autre, un tact très affiné qui enregistre tous les contrastes, d'une gaieté un peu âpre, qu'il y a souvent entre nos idées et les conditions de leur manifestation.

Donc indifférence complète à tout ce qui n'est pas notre moi, ses vrais instincts, ses vrais besoins, et de ce cher moi lui-même quelques sourires quand il y prête : voilà l'attitude familière à quelques-uns des meilleurs esprits de ce temps, et de quoi je loue les sceptiques.

Mais cultiver notre propre personne, étudier nos besoins, servir nos instincts,

cela même ne va pas sans d'infinies hésitations. Ils ne sont guère commodes à satisfaire, ces désirs obscurs que nous sentons en nous. Dans les questions sociales, philosophiques et autres, qui nous tiennent tant au cœur, quelle est la solution qui nous apaisera ? Là–dessus chacun tergiverse. C'est ainsi qu'on n'a jamais plus l'air d'un sceptique qu'à mener avec scrupule l'enquête de la vérité.

Et quand on l'a trouvée, la vérité, il ne faut pas non plus trop s'éloigner du scepticisme. La vérité, en même temps qu'elle affirme un objet, ne nie pas son contraire. Cela touche au gâtisme, mais c'est purement de la compréhension. Bien connaître une chose, c'est apercevoir même les motifs qu'il y a d'en douter.

Le monde moral est un immense jardin

où fleurissent mille faits, et chacun des hommes, selon son tempérament, en souffre ou en jouit. Pourquoi blâmerais-je mon voisin qui en ressent des impressions opposées aux miennes? Il traite de canailles des braves gens que j'aime beaucoup : cela m'excite d'une vive curiosité dans mes meilleurs jours, et à l'ordinaire cela m'indiffère.

Peut-être, avec son goût très vif de la sincérité, le sceptique cédera-t-il quelquefois à s'indigner contre le pharisaïsme. J'entends par pharisaïsme, une habitude peu répandue dans le peuple qui est tout instinctif et chez les esprits supérieurs qui ont le goût de voir clair en eux, mais familière aux esprits de demi-culture : ils se parent sur toutes questions de sentiments qu'ils n'éprouvent pas, mais qu'ils jugent conve-

nables. Et cette hypocrisie leur est si constante qu'ils arrivent à étouffer tout mouvement sincère en eux et à vivre uniquement dans les mots. Quand ils miment pour ceci ou contre cela tous les gestes de la passion, savent-ils même que leur âme n'y est pas intéressée? A force de masquer leur moi, ils arrivent à se le cacher à eux-mêmes. Les pauvres gens! Ils avalent toutes les heures de leur vie comme une poudre donnée par le médecin et dont ils ne savent rien sinon qu'elle est selon la formule. Aussi, quoiqu'ils soient une tourbe fort odieuse, vaut-il mieux rire d'eux que s'en fâcher, car ce sont perroquets et singes. Et au dernier mot, le mieux est de ne plus même les remarquer, car ils sont tellement grouillants dans la vie qu'on entend leur coassement identique et insignifiant tout au

long du fossé qui entoure notre jardin fermé.

Ce jardin fermé, saurai-je dignement en parler! c'est le coin secret de soi-même, le bon terrain de la culture intérieure, le bosquet sacré où le sceptique médite sur chaque fleur qu'il voit entre les mains des hommes. L'accueillerai-je, se dit-il, pour qu'elle se développe en moi et que j'en jouisse? La repousserai-je? Cet homme sincère est bien décidé à ne jamais se parer de sentiments qui, chez lui, ne seraient que des mots, fleurs coupées sur d'autres âmes et qui, dans son propre cœur, ne peuvent prendre de racines profondes.

Mais cette même clairvoyance qu'il a des autres, après l'avoir amené à cette indifférence à leur égard, l'engage à se tenir vis-à-vis d'eux de telle sorte qu'ils ne viennent

pas jeter des pierres dans son jardin fermé.

Le sceptique se pique de se conformer aux mœurs de son époque et de plaire à ses voisins. C'est ce qu'on appelle sacrifier aux Dieux de l'Empire. On ne saurait empêcher l'organisation sociale et les hommes d'être tels que nous les voyons autour de nous; ils entourent le sceptique comme l'autre, mais le sceptique en use avec un dégagement d'esprit qui, dans les mêmes circonstances, lui permet de tirer des mêmes hommes des jouissances extrêmement fines, et de donner en quelque sorte de l'esprit aux institutions qui en sont le plus dépourvues.

Sévit-elle assez aujourd'hui, la manie des concours, des décorations! Je vais vous dire deux traits assez significatifs de l'usage qu'on peut faire de cette misérable institu-

tion selon qu'on est sceptique ou non. J'ai un ami de collège qui couvre les murs, et les murs les plus décriés, de ses affiches pharmaceutiques ; il s'intitule là-dessus lauréat de l'Université. Ce titre a piqué ma curiosité ; je me suis informé, et j'ai appris qu'en effet, du temps que nous étions dans les petites classes, il avait eu un sixième accessit d'instruction religieuse. Visiblement de cette forte instruction religieuse de ses premières années il a conservé un tour d'esprit dogmatique ; il prête trop d'importance aux formules, il s'exagère l'importance de ce titre universitaire, c'est un léger ridicule que lui eût épargné un peu de scepticisme. En outre, on affirme qu'il est un mauvais droguiste ; dans ce cas, voilà bien des personnes qui seront mal soignées, si elles ne se permettent pas de douter de

l'une de nos plus grandes institutions, l'Université, dont il est lauréat. Si elles ne sont pas un peu sceptiques, elles en souffriront, et au cas particulier, elles en souffriront jusque dans leur descendance.

Combien, à ces esprits qui tiennent le doute en exécration, il faut préférer un autre de mes amis, sceptique, celui-là, et doué d'ailleurs en toutes choses d'une vision si nette qu'il est membre de l'Institut.

Voici comment il use des concours, des séances solennelles et de toutes ces nobles émulations au milieu desquels il est obligé de vivre. Ayant une maîtresse, il ne lui donne pas un sou de l'année, mais il la fait couronner à chaque séance annuelle des cinq Académies : une année, cinq mille francs par l'Académie des sciences morales

(prix des vieux serviteurs), et l'autre année, trois mille francs (prix de poésie).

Cela est d'une bien jolie intelligence, car dans l'amour il y a en effet une part de domesticité et une part de poésie; c'est en outre d'une merveilleuse économie sociale.

Je cite ce trait pour conquérir aux sceptiques les sympathies de ceux qui attachent de l'importance à une bonne organisation de la vie, mais ce n'est pas là que j'admire mes amis. Je les goûte précisément pour leur désintéressement dont je vois une indication de plus dans certaine absence de scrupule qui pourrait blesser des esprits peu réfléchis.

Quand on n'a les yeux tournés que vers les problèmes les plus hauts, on ne s'attarde pas beaucoup à peser les petits débats d'au jour le jour. M. Renan, toujours en

communion avec les plus beaux génies de l'humanité, a un mépris si complet des intelligences qu'il coudoie que cela l'entraîne dans la conversation à de continuelles complaisances ou injustices, d'ailleurs sans gravité. Ce caractère se touche du doigt dans la critique littéraire : les plus grands artistes sont de détestables juges.

M. Anatole France, par exemple, se fait des belles-lettres une image si noble qu'il ne lui vient pas à l'idée un seul instant de compromettre dans la vie littéraire au jour le jour les sentiments qu'elles lui inspirent. Et chaque semaine il porte sur la production littéraire de son temps des jugements qui paraîtraient d'un homme injuste, si l'on ne sentait précisément que c'est son indifférence d'artiste, dédaigneuse

de tout ce qui n'est pas son propre rêve, qui le fait glisser dans toutes ses complaisances.

L'autre jour j'ai assisté à la représentation d'un merveilleux mystère, intitulé *La Marche à l'Étoile*. On voyait passer des gueux, des soldats, des femmes, des princes; ils traversaient les villes et les plaines pour se rendre à Bethléem. Ils ne voyaient rien, ayant les yeux fixés sur l'étoile. Ils suivaient leur rêve. C'étaient les plus beaux des croyants. Mais je devine ce que pensaient d'eux les peuples au milieu desquels ils passaient et qui ne les comprenaient pas. On les traitait de bandits, d'hommes sans moralité. Ils ne s'intéressaient, en effet, à rien de ce qui est la vie du vulgaire. Leur désir était si violent, leur rêve les attirait si fortement que tout le reste

leur semblait indifférent. De là ces allures de sceptiques qu'ils avaient, eux les hommes de foi, du point de vue de leurs contemporains trop passionnés par leur terre-à-terre pour distinguer l'étoile.

Traiter de sceptiques ceux qui se donnent tout entiers à une préoccupation essentielle! cette confusion naïve ne date pas d'aujourd'hui ; c'est à toutes les époques qu'on a voulu accabler sous ce nom décrié ceux qui, réservant leur passion pour de plus nobles buts, refusent de s'intéresser réellement à la cause des divers cochers qui mènent la fortune des hommes, ou de prendre une opinion dans la dispute des concierges variés qui jugent les potins du jour.

J'avais pensé adresser cette observation, sous forme de lettre, aux étudiants

de l'*Association générale de Paris*, qui, si j'en crois un des leurs, M. Bérenger, et leur maître le plus aimé, M. Lavisse, ne souffrent pas qu'on se garde une chapelle isolée, veulent qu'on prenne parti dans toutes les formes de l'activité de ce temps et traitent de déserteurs tous ceux qui se réservent par quelque côté.

« La jeunesse actuelle, disent-ils d'eux-mêmes, aussitôt débarquée, manifestera en art comme en politique, dans l'action comme dans la pensée, son adhésion à la société moderne, sa foi dans la science et la démocratie, son amour du peuple et de la patrie. » Problèmes palpitants! est-ce moi qui le nierai? mais un peu nombreux. Ces questions-là sont bien difficiles à résoudre en théorie, et en action plus encore, si, comme je n'en doute pas, ces

messieurs veulent, avant de rien réaliser, se faire sur tout cela des opinions par eux-mêmes. Pour ma part, je l'avoue, plus que par ces paroles d'énergique confiance de nos jeunes gens, je suis touché par la sincérité absolue d'un sceptique qui disait : « Il y a plus de trente ans que je philosophe, très persuadé de certaines choses, et voilà cependant que je commence à en douter. »

J'ai renoncé à adresser à ces messieurs de la Sorbonne la réponse des sceptiques. Ceux-ci, au résumé, ne prennent pas grand souci de l'image que se font d'eux les autres hommes, ils connaissent trop bien l'incapacité où se trouve l'esprit le plus solide de rien comprendre véritablement des autres esprits.

Le sceptique se dit, avec un sens très

net : « Je suis un pommier, je produis des pommes ; celui-là est un poirier, qu'il produise des poires, nous n'avons aucun reproche à nous faire. » Qu'il y ait donc de vigoureux esprits dogmatiques, mais qu'ils permettent pourtant d'exister à ceux qui possèdent la défiance des formules, le culte de quelques idées rares et le don des sourires. Les poiriers ont bien raison de produire des poires, mais tout de même il ne faut pas non plus qu'ils s'exagèrent leur importance dans la nature ; c'est ce que le bon sens populaire a voulu indiquer dans cette locution familière : « Ne fais donc pas ta poire ! » qu'il adresse aux esprits décidément trop dépourvus du don de sourire.

CHAPITRE III

(SYNTHÈSE)

CONCILIATION DES ANTINOMIES DE LA PENSÉE ET DE L'ACTION

Diverses personnes, préoccupées de sociologie, ont coutume de déplorer la disparition de l'esprit de solidarité dans une partie de la jeunesse française. Elles voudraient qu'aucun homme utilisable ne s'isolât et que nul ne s'abstînt de collaborer activement à la besogne de notre époque : relèvement de la patrie, suture de l'ancienne France et de la démocratie, conciliation du travail et du capital, élabo-



ration de nouveaux préjugés plus conformes aux hypothèses scientifiques aujourd'hui accréditées.

A cette prédication, M. Lavisse et M. de Vogüé emploient de hautes qualités de cœur et d'intelligence, et certains journalistes, de la vivacité.

Ces derniers toutefois circonscrivent mal le débat. Ayant constaté que des jeunes gens se tiennent en dehors de la vie publique, ils concluent que c'est mépris des intérêts généraux. Voilà bien l'erreur d'esprits habitués à simplifier le caractère de leurs adversaires pour mieux le discréditer en trois cents lignes ! Ces analystes, ces égotistes, ces dilettanti, ces sceptiques enfin que vous querellez, loin de mépriser aucun ordre d'activité, se piquent d'être compréhensifs. S'ils demeurent à l'écart,

ce n'est point que l'intérêt des événements et des hommes leur échappe, c'est qu'ils sont capables de comprendre toutes les formes de l'âme humaine, dont une seule vous est intelligible. S'ils sont fort empêchés de prendre un parti, ce n'est point qu'ils les repoussent tous, mais qu'ils les agréent tous. Vous leur en offrez au choix deux ou trois qu'ils admettent également et, pour rompre leur indécision, il faudrait qu'on leur proposât un groupe d'où l'on vît les choses sous un aspect d'éternité.

La pensée, l'usage de la raison isolent. Au rebours de l'homme des quais de Marseille qui ne vit plus que hors de soi (en voilà un qui ne se désintéresse de rien !) celui chez qui la vie intérieure est intense arrive à ne plus être influencé par les choses extérieures. Il se renferme dans une

sorte d'égoïsme supérieur, non pas dans ce sentiment poltron qui ramène tout à ses intérêts propres, mais dans le goût passionné de la compréhension. Nul souci dès lors d'apporter notre gerbe d'idées sur la table où communient les hommes, nous n'y apporterons que les mots convenus pour obtenir la tranquillité. (Référez à l'organisation de vie qu'adoptent les plus grands philosophes.) Les penseurs de l'antiquité qui disaient : « Sacrifions aux Dieux de l'Empire » formulaient un des traits de ce désintéressement hautain, proscrit à toutes les époques par « les hommes d'action. » Ne tolérer en soi aucune immixtion étrangère et en même temps s'abstenir d'agir sur autrui, voilà proprement une vie de pensée opposée à une vie d'action. C'est nier qu'il existe d'autres personnalités

que la nôtre. Et il n'était pas inutile d'éclairer ce mot, l'*action* car il est des publicistes qui se figurent qu'aller en bicycle c'est agir. Non, ce n'est que se ridiculiser.

A certains qui opposent les adolescents du lendit à ces jeunes analystes repliés sur eux-mêmes et dédaigneux de participer aux luttes du siècle, je réplique simplement que lesdits gymnastes sont une quantité négligeable qui n'a de nom dans aucune classification intellectuelle.

Elle est assez belle la liste de ceux qui se sont abstenus d'agir pour qu'aucun d'eux ne rougisse. La vie contemplative des cloîtres vous a une autre allure que l'intrigue canaille du Palais-Bourbon, et que vous semble de l'Imitation, bréviaire de la vie intérieure, à côté des mémoires du plat Franklin qui sont le parfait manuel de

l'homme d'action ? La seule raison soutenable de regretter chez les hommes d'analyse ce manque d'esprit de solidarité et leur abstention de l'action, c'est qu'eux-mêmes s'en attristent.

Jamais les protestations soulevées contre ce hautain isolement n'ont égalé les accents douloureux de ceux qui semblent s'y complaire. Rappelez-vous avec quelle intensité le jeune Sainte-Beuve, qui s'est dépeint dans Amaury, Amiel et d'autres souffraient de ne point agir. Nos jeunes gens d'éducation gœthienne estiment qu'on a tiré de l'individualisme tout ce qu'il peut fournir pour l'instant et qu'il serait à propos d'en revenir à une conception plus généreuse de l'activité. Mais quel foyer saurait ranimer ces ardeurs endormies ? Quelle passion refera l'unité de ces énergies déliées ? A

quel souci se dévouer et sur quelle idée se grouper ?

Là gît tout le problème. Le secret de notre dégoût est dans la niaiserie des buts proposés à notre activité.

Qu'un Bonaparte surgisse et projette jusqu'aux retraites les plus closes l'incomparable image de la gloire, soudain tout se transforme ! Tel qui n'était qu'une bête de proie, un aventurier dangereux devient un soldat intrépide ; tel autre, simple honnête homme, un de ces commis prodigieux de qui l'empereur sut tirer un fabuleux travail, et le rêveur lui-même éprouve la secousse qu'eut M. de Ségur quand, jeune Werther provincial qui rencontre aux grilles des Tuileries (18 Brumaire) la jeune gloire du premier consul, il s'écria : « Moi aussi, je veux agir ! »

Cet élan généreux, ces poussées de la sève, ce n'est pas seulement au début de ce siècle que la France les ressentit. Comme il fut noble à son départ l'héroïque mouvement humanitaire qui échoua en 48! L'enseignement d'Auguste Comte, les rêves de Fourier, l'organisation phalanstérienne arrachaient au personnalisme des volontés aventureuses, des âmes délicates et de grands hommes d'affaires. Cette fois-ci, c'est le socialisme qui s'organise et semble à la veille d'utiliser les forces considérables qu'il a amassées. Pour un tel départ, comme aux jours où Bonaparte refondait la France, comme à l'éveil humanitaire du milieu de ce siècle, toutes les énergies s'empressent d'accourir.

Courons-nous à une désillusion? le problème n'est-il pas d'une qualité insoluble?

Question oiseuse à cette place, car notre problème est moins de trouver une solution au socialisme que d'employer l'analyste. Nous lui proposons de collaborer aux longs efforts de la solidarité humaine pour les déshérités. Voilà une tâche non viagère, une communion avec l'âme des masses, un élan dans le sens même où marche l'humanité. Belle occasion de donner cours à ces forces inemployées dont le tumulte ravage notre âme.

II

Mais ces hommes organisés pour la pensée pure qui prétendent se mêler à l'action, peuvent-ils y être utiles?

Selon leur double vœu, se complèteront-ils et fortifieront-ils les causes qu'ils em-

brassent ? Leur propre bonheur — qui est dans l'accord des pensées et des actes — et la tâche où ils se donnent seront-ils affermis par cette détermination ?

A les voir embarrassés de si grandes complications morales, j'hésite.

Il y a des exemples instructifs. Choderlos de Laclos qui témoigna par son livre, *Les liaisons dangereuses*, de sa merveilleuse aptitude à démonter les mobiles des hommes et qui goûtait, avec une compréhension dont quelques-uns s'épouvantent, le mécanisme des êtres, ayant collaboré à l'intrigue de Philippe-Égalité, chez qui il était admirablement placé pour voir clair et pour agir, meurt à Tarente dans l'engrenage des petits soucis militaires sans avoir utilement servi son pays ni soi-même. Benjamin Constant, un analyste et un

solitaire lui aussi, et de quelle qualité ! les lecteurs d'*Adolphe* et les dévots du *Journal intime* en décident, amené à la vie active, par le besoin de se distraire, s'assure par son talent la gloire, mais son caractère était si mal approprié aux nécessités de l'action qu'il n'y obtint pas la considération. Comme Laclos, il termina sa carrière, mécontent de soi-même et de l'emploi qu'il tenait dans le monde. Chateaubriand ne sut pas non plus dissiper dans l'action ses humeurs qu'il avait magnifiques mais chagrines ; il ne parvint pas à aimer l'opinion qu'il professait, et par dégoût de ses amis il se sentait quelque complaisance pour les Béranger de l'opposition ; il desservit son parti, tout en le brillantant, et se mécontenta soi-même.

Mais si instructives que soient pour

notre enquête les physionomies de ces divers personnages, elles ne portent pas la certitude, car il est toujours loisible de plier des biographies d'après une théorie préconçue, et puis, entre ces regrettés analystes et nos contemporains, il est des nuances de sensibilité. Resserrons donc le problème et examinons comment agirait un de ces hommes d'analyse, s'il se rendait à l'invitation de nos moralistes.

Se mêlera-t-il à la vie politique? Dès lors, il lui faut donner confiance à ses partisans, quand même il prévoit un échec; ne reconnaître que des qualités à ses amis, alors que, né clairvoyant, il souffre de leur médiocrité et de leurs maladresses; être injuste pour ses adversaires, qu'il est bien capable de comprendre

au point de les admirer. Surprenantes nécessités, fâcheuses mœurs, dites-vous ! Tout votre blâme ne les changera pas. M. X*** ayant à la tribune rendu hommage à un adversaire, regagnait sa place au milieu de « mouvements divers ». Un vieux parlementaire lui dit : « Croyez, jeune homme, qu'il faut laisser à vos ennemis le soin de se louer eux-mêmes. » En effet, la phrase stéréotypée devint : « Monsieur X*** a été forcé de reconnaître publiquement... » J'admets qu'il se donna un bel air d'impartialité, mais il nuisit aux siens et, pour avoir voulu raffiner sur la délicatesse, manqua au code d'honneur du partisan. Qu'il se soustraie à cette convention, direz-vous. Rester en dehors des coteries ? mais cette attitude attirerait tant de sympathies, grou-

perait tant de dévouements, que ce serait sortir des partis pour en fonder un autre, où renaîtraient de suite les mêmes nécessités qui forcent à se contredire et notre pensée et nos actes.

On disait encore à un grand orateur : « Quelle satisfaction vous devez éprouver, quand la Chambre entière vous acclame. » — « Rien que de l'humiliation, répondit-il, car pour émouvoir des hommes réunis, il faut s'adresser aux parties qui sont communes à tous et ce ne sont jamais que des sentiments bas : la haine, la peur ou de sottes sensibilités. Les hauts raisonnements qui m'ont amené à la conviction que je veux communiquer et qui la justifient, détermineraient tels esprits isolés, mais jamais n'enlèveront l'adhésion d'une assemblée. »

Dans la vie politique, — hors les périodes révolutionnaires, brèves et fortes, où il y a chance pour qu'il soit entraîné par la même passion qui emporte le pays, — l'analyste ne peut pas accorder ses pensées et ses actes ; il garde le don insubmersible de comprendre même ses amis, même ses adversaires, et de se décider d'après la raison froide.

Fort bien, dira-t-on, mais pour exercer son action sur ses semblables, pour aider à la collectivité, il n'est pas que la politique. Que l'analyste sorte de la querelle des partis où il convient mal, et qu'il s'emploie par exemple dans l'enseignement.

Écoutez alors cette lettre d'un jeune professeur de philosophie, et des plus distingués (Romain Coolus), à un écrivain de ce temps ; vous y surprendrez la même

conscience excessive des difficultés que c'est pour concilier ses principes et ses actes, son rêve et les conditions de la vie.

... Je fais sur un certain nombre d'intelligences qui me sont confiées de véritables cures, si je puis dire sans immodestie, et relevant de la psychothérapie. Intelligences enveloppées et qui s'ignorent, personnalités confuses et indistinctes, individualités anonymes en qui il faut créer et faire surgir une vie intérieure. Il convient de susciter quelques inquiétudes en ces âmes dont la passive placidité n'exprime que l'absolue disette d'émotions et d'exaltation. Il faut les faire naître à l'enthousiasme, leur communiquer quelque passion qui les exalte, les élever jusqu'à la dignité d'un amour ! Et ils ne sont même pas et ne seront peut-être jamais capables d'une vision qui les enchante !

Or, dans cette œuvre, des doutes m'arrêtent. Je suis entouré et écouté d'une majorité d'égarés (pour parler doucement) qu'un strict discernement de leurs capacités natives eût péremptoirement désignés à l'aunage des étoffes et au terrassement. Des

paroles, qu'ils paient pour entendre, peuvent laisser en ces âmes troubles de singuliers malaises et trouver en ces cerveaux insuffisants d'imprévus et dangereux commentaires. Ces jeunes gens, inaptes à ces besognes, ne peuvent-ils pas garder de ces fréquentations involontaires avec des idées incomprises de fortes courbatures cérébrales, et n'ai-je pas à craindre qu'ils n'aient quelque jour à me reprocher un commencement de détresse morale ? L'un d'eux ne sollicitait-il pas de moi « de moins problématiques certitudes », et cette naïveté préoccupa quelque temps mes heures de solitude. Est-ce un louable vouloir en somme que de transformer ces pures capacités de plaisir et de douleur en capacités de réflexions, en hommes pour qui la vie soit un problème et l'action une douloureuse et tâtonnante recherche ?

Vous invitez des jeunes gens à soumettre leurs préjugés à la critique philosophique, ne craignez-vous pas que quelques-uns d'eux, sensibles seulement aux objections, n'aillent dès lors désemparés pour n'avoir

su ni accepter ces préjugés après vérification, ni leur en substituer d'autres? Vous leur proposez les analyses rigoureuses des penseurs vigoureux, mais vous ne pouvez les distribuer selon la force de résistance des vingt-cinq enfants inégaux qui vous entourent, et prévoyez-vous les ravages qu'elles produiront en eux? Spinosa déduit que la pitié est un sentiment inférieur, d'après lequel il ne convient pas de se conduire, car seule la raison vaut. Cette règle d'éthique, M. Renan l'a reprise dans une autobiographie qui scandalisa : « Je n'ai jamais rendu de service à personne, de peur de froisser la justice. » A l'examiner, cette affirmation, outre qu'elle n'est que l'antithèse du népotisme, blâmé par tous, ne contrarie guère nos habitudes, puisqu'il est admis que nous choisissons

nos amis parmi les hommes les plus beaux et les meilleurs ; mais quel désarroi chez des êtres qui, n'ayant point de naissance le don de raisonner juste, n'eussent jamais été meilleurs qu'en suivant leur pitié !

Si du professeur nous passons à l'écrivain, se précise le problème de la responsabilité littéraire. Une canaille lisant un livre n'y risque rien qui m'émeuve, mais tel esprit ardent et généreux, dans tel ouvrage où il se jette avec avidité, ne va-t-il pas trouver des éléments inassimilables à sa nature, un vrai poison, vu son idiosyncrasie, comme il advint à Robert Greslou dans le roman fameux de Paul Bourget ?

Sentez-vous combien de tels scrupules sont particuliers ? Cette angoisse de la répercussion des idées, l'eussiez-vous trou-

vée chez les poètes de l'art pour l'art qui, simplifiant le problème, déclarent qu'il n'y a pas de beauté malsaine (ces pauvres gens ignorent sans doute la beauté d'un sophisme et la saveur de l'hypocrisie sentimentale ?) Fut-elle davantage chez un Claude Bernard qui se préoccupe minutieusement de la qualité logique de ses conclusions et jamais du cerveau où elles tomberont ? De même, cette aptitude à identifier dans son esprit les opinions les plus opposées et cette répugnance aux moyens d'exécution, l'éprouvaient-ils, les politiciens qui, hier encore, satisfaisaient notre imagination, orateurs héroïques à la Michelet, ou Talleyrands revus par Balzac. Et ce professeur, lui aussi, ce Coolus, qu'a-t-il de commun avec le professeur de 48 qui qualifiait naïvement ses auditeurs de

« vraie jeunesse » ou de « fausse jeunesse », selon qu'il prévoyait en eux des agents électoraux pour la Pologne et la liberté, pour les jésuites et la réaction ?

Louerai-je ou non ces distingués prédécesseurs de ne point s'embarrasser de nos scrupules ? Là n'est pas le débat, non plus que de savoir si ces scrupules sont fondés ; ce qu'il fallait démontrer, c'est qu'ils sont réellement ressentis. Que cette difficulté à concilier les contradictions de la pensée et de l'action tienne moins à l'ordre des occupations où s'essaye l'analyste qu'à la qualité même de son esprit, j'en suis sûr, mais n'empêche que voilà des hommes annihilés et désolés.

« Il n'y a pas de meilleurs que vous, mais vous êtes impuissants ! » s'écrie le grand poète Ibsen de son Rosmer, affamé

lui aussi de bien agir et entravé par des scrupules. Et ce sont ces antinomies plutôt qu'aucune thèse particulière que mettent en relief ses drames sociaux.

Impuissants, ces dévouements désintéressés, ces intelligences si avisées, si aiguës ! Qu'est-ce à dire ? C'est que tous ces Rosmer, habitués à se mouvoir dans la logique, dans des hypothèses épurées de toutes complications, demeurent inhabiles devant les parcelles grossières dont est mêlé tout acte. Ainsi des chimistes, si merveilleusement outillés de formules abstraites, tâtonnent et se déroutent, s'il s'agit de préparer un repas avec le lait, le beurre et tous les « mélanges » qu'on trouve sur le marché. Trois ou quatre parts de bassesse sont les conditions nécessaires à toute action ; pour les supporter, il faut le don

des élus, joindre la force à la délicatesse.

Ah ! combien je l'admire, l'intuition du poète anglais Keats, quand il décrit Alcibiade couché au fond d'une barque dont ses larges épaules touchent les deux bords, et soudain s'interrompant, s'écrie : « Car, j'en suis sûr, Alcibiade avait de larges épaules. »

Ces larges épaules, cette vigueur qui feraient de nous des êtres poursuivant avec aisance et avec joie la tâche que nous nous sommes fixée, quelle doctrine morale saura nous les donner ?

La casuistique y tâcha. Du point de vue catholique, elle conciliait les contradictions qu'il y a parfois à agir utilement pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain tout en respectant les principes sacrés. Doit-on mentir pour éviter à autrui un

péché? Autant de cas, autant de solutions. Si admirables psychologues et si honnêtes gens que fussent les casuistes, ils scandalisèrent le monde jusqu'au jour où le monde les bouffonna. Ils n'ont rien laissé que de vaines et décriées éruditions.

La vraie solution? Je l'entrevois, mais n'ose trop la dire. Elle pourrait accabler qui, l'ayant formulée, serait mal compris.

Ce mot unique qui supprimerait nos scrupules, qui referait l'unité dans ces consciences en désarroi devant la vie, il faut le chercher à la même source où nous avons pris notre besoin d'agir, et comme c'est l'amour seul qui nous pousse à sortir de notre individualité, c'est l'amour aussi qui présidera à notre action sociale. Comme il fut notre mobile, qu'il soit notre loi. Nous sommes sortis de notre culture égotiste

par le souci généreux d'exercer une action utile sur nos semblables, d'aider à la collectivité. Ni la notion du devoir, ni les lois écrites n'eussent su nous arracher à notre rêve et faire de nous des agissants ; dès lors, nous sommes sous la loi seule de l'amour, déliés des vieilles notions du devoir et des formules. Quand tous nos principes sont en javelle, comment subsisterait-il d'autre scrupule que de peiner un être ?

Mais, dira-t-on, dans cette anarchie quelle est la base logique de cette exception d'amour ? Reportez-vous aux raisons mêmes qui décident les hommes de pensée à entrer dans l'action. Leur aspiration vers l'activité est un acte d'amour et perdrait de suite avec son sens, son énergie, si elle allait contre l'amour. De bien belles légendes pourraient être écrites là-dessus, et

je vois l'analyste dans l'action comme un rêveur qui, s'étant fait chevalier errant pour servir sa dame, triomphe de tous ses ennemis tant qu'il lui reste fidèle. Mais du jour qu'il lui manque, il perd sa force et n'est plus que le jouet des circonstances, inutile à ses amis et méprisé de soi-même. Cela se conçoit : sa vigueur, c'était la sève d'amour qui était en lui. Qu'il rentre dans son manoir à lire les actions des autres, qu'il retourne à ses histoires de chevalerie.

Pour l'analyste guidé par le seul amour, voyons comment il franchira les difficultés où tout à l'heure il se heurtait.

Homme politique, s'il apporte à la tribune les seules préoccupations d'amour en place de l'orgueil de son intelligence, la volupté de communier avec les simples le débarrassera de l'humiliation des sen-

timents peu raffinés qu'il lui faut exprimer.

Professeur, il se libérera de l'angoisse qu'il ressent à troubler par des vérités trop hautaines des intelligences modestes, s'il met sa préoccupation, non pas à étaler le fatras de raison humaine, mais à donner à chacun ce qui lui est bon. Qu'il emploie son don d'analyse à servir à chacun des vérités appropriées.

Écrivain enfin, il évitera les cruelles désillusions de l'honnête homme qui voit le mal venir dans le monde par ses idées, parce qu'il prendra pour critérium de leur vérité, non leur qualité logique (la logique ! si incertaine d'ailleurs, et menant avec une rectitude égale à des conclusions contradictoires), mais leur convenance à augmenter le bonheur dans le monde.

Toute licence sauf contre l'amour, voilà la règle unique mais sûre pour que des analystes se mettent avec aisance en rapport avec d'autres personnalités, et connaissent la distraction d'être politiciens, pédagogues et publicistes. Qu'ils laissent en eux l'amour développer toutes ses conséquences. Sa grâce est plus forte que tous les scrupules. Il les détruit tous pour leur en substituer un seul : *ne chagriner aucun être.*

Toute licence, sauf contre l'amour, mot admirable qui mettrait tant de nouveauté dans le monde !

On me demandera encore le moyen de ressentir cet amour. Ce n'est assurément pas en écoutant aucune pédagogie. Nulle éloquence, nulle dialectique ne nous aug-

mente. Nos sentiments ne sont qu'en nous-mêmes et pas ailleurs. Le sentiment de la solidarité, l'amour à fleur de peau devant les angoisses physiques, gît pas bien profond en nous, tout prêt à s'émouvoir pour les nuances psychiques de la vie universelle, très apte à en distinguer les plus délicates variations. Il est un instant de la connaissance que prend tout être penché sur soi-même, un épanouissement nécessaire de qui sait cultiver son moi.

NOTE AU CHAPITRE II

Le comité de l'Association des étudiants n'a pas accepté notre façon de voir. Sa réponse dans le *Figaro* du 27 mai 1890 est trop longue pour qu'on la joigne ici; du moins, indiquons-en les principaux traits.

1. L'Association n'est pas un café, objectent ces messieurs, car le café qui se trouve dans notre immeuble est géré par des industriels à leurs risques et périls.

2. L'Association ne forme pas des esprits médiocres et façonnés tous de même, car d'une part, nous faisons entre nous des conférences sur les su-

jets les plus divers, et d'autre part, il y a dans notre comité quinze licenciés, cinq internes, un second prix de Rome. Enfin deux de nos anciens membres sont maîtres de conférence.

3. Nous ne sommes pas inféodés à un parti politique, notamment à l'opportunisme, car l'article 35 de nos statuts s'y oppose et, témoignage plus convaincant encore, dans le compte rendu d'un de nos banquets, M. Jules Ferry est nommé le douzième.

Les lecteurs jugeront. Le seul point où ces messieurs passent la note, c'est quand ils veulent croire que je diminue MM. de Vogüé et Lavisse. Illusionisme et enfantillage ! La discipline universitaire a cet inconvénient de former des esprits qui, durant toute leur vie, seront épouvantés et scandalisés si l'on contredit un penseur considéré, un sous-préfet ou un gros propriétaire dans un canton. J'estime infiniment le caractère de l'œuvre sociale poursuivie avec éloquence et persistance par les deux nobles esprits que je viens de citer ; je répéterai, comme je le dis ailleurs, que je me sens fortifié devant moi-même à me sentir d'accord avec eux sur nombre de points, mais avant tout j'aime *ma* vérité,

c'est-à-dire les choses qui, pour moi, sont évidentes. Au reste, les étudiants associés sont dupes d'une illusion, familière aux corps constitués, en ne distinguant pas que les opinions exprimées sur leur groupement par Lavisse et Vogüé sont après tout un simple paragraphe dans la pensée et dans l'action de ces messieurs.

Quant à moi, je ressens avec une extrême vivacité la faute que c'est, contre l'originalité française, de saisir le jeune bourgeois de vingt ans qui s'échappe enfin des rudes moules universitaires, et, — quand il va courir selon son instinct, vérifier son génie et augmenter, par sa libre quête d'adolescent, notre patrimoine commun, — de l'appâter dans une organisation de brigues parlementaires, de papotages veules, et d'hommages au monde officiel.

Si les hommes qui président tout cela veulent servir les étudiants, au lieu de les mêler à leurs vanités ou querelles et de les façonner sur leurs préjugés, qu'ils les organisent en association culinaire où, pour des prix raisonnables, on ne sera pas empoisonné. L'idée d'une association de ce genre, où nos bacheliers se libéreraient des exploiteurs qui les

débilitent en s'enrichissant, mériterait qu'on l'étudiât. Avec quelle convenance celui qui la mènerait à réussite ne pourrait-il pas, au dessert du banquet annuel, parler de la « réfection de l'âme française »!

Les estomacs de nos étudiants ont des besoins communs; ce que je nie de leurs cerveaux. Et, d'autre part, à considérer les produits que l'Université livre à la circulation, il apparaît que ces jeunes gens ont trop de bons maîtres et pas assez de bons cuisiniers.

TABLE DES MATIÈRES

TROIS STATIONS DE PSYCHOTHÉRAPIE

TOUTE LICENCE SAUF CONTRE L'AMOUR

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8684-5-13. — (Encre Lorilleux).

ŒUVRES DE MAURICE BARRÈS

Collection à **3** fr. **50** c.

LE CULTE DU MOI

* SOUS L'ŒIL DES BARBARES	1 vol.
** UN HOMME LIBRE	—
*** LE JARDIN DE BÉRÉNICE	—

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE

* LES DÉRACINÉS	1 vol.
** L'APPEL AU SOLDAT	—
*** LEURS FIGURES	—

LES BASTIONS DE L'EST

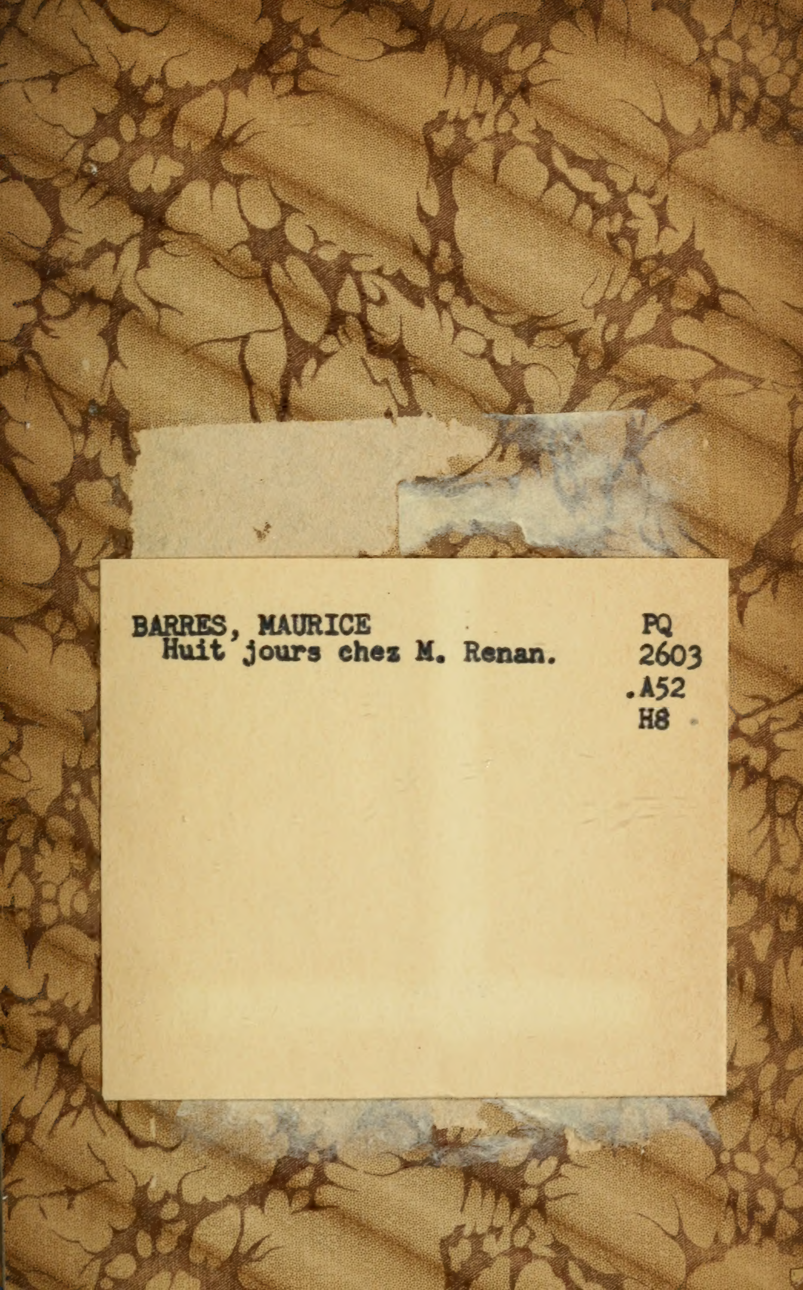
* AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE	1 vol.
** COLETTE BAUDOCHE, histoire d'une jeune fille de Metz . .	—

L'ENNEMI DES LOIS	1 vol.
DU SANG, DE LA VOLUPTÉ ET DE LA MORT	—
AMORI ET DOLORI SACRUM *(La Mort de Venise)*	—
LES AMITIÉS FRANÇAISES	—
SCÈNES ET DOCTRINES DU NATIONALISME	—
LE VOYAGE DE SPARTE	—
GRECO OU LE SECRET DE TOLÈDE	—
LA COLLINE INSPIRÉE	—

ADIEU A MORÉAS. Une brochure	Prix 1 fr.
UN DISCOURS A METZ (15 août 1911). Une brochure. . . .	Prix 1 fr.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.	Prix 1 fr.
RÉPONSE AU DISCOURS DE M. JEAN RICHEPIN, de l'Académie Française	Prix 1 fr.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8083-4-13.




BARRES, MAURICE
Huit jours chez M. Renan.
PQ
2603
.A52
H8

